

Maintenant

11

NOVEMBRE 1962

Entre les générations : coexistence ou conflit ?

P.-A. LIÉGÉ :
L'ÉGLISE DE L'AUTORITÉ OU L'ÉGLISE
DE LA LIBERTÉ ?

ANDRÉ NAUD :
CONCILE ET MISSIONS

RÉAL HOGUE :
LA PUBLICITÉ DANS L'ÉGLISE

DR ET MME PAUL DAVID :
MATIÈRE ET MARIAGE

ERNEST PALLASCIO-MORIN :
LA RETRAITE DE DON JUAN

JEAN-GUY PILON :
VOYAGER

GUY ROBERT :
LA VISION DE TEILHARD DE CHARDIN

GATIEN LAPOINTE :
POÈME

AMBROISE LAFORTUNE :
LES FEMMES PARLENT... ENCORE !

Sommaire complet
page suivante

On sait que le Concile met en présence deux familles psychologiques ; leurs membres sont désignés comme novateurs et traditionalistes, progressistes et intégristes ; ou encore on parle d'une « gauche » et d'une « droite », d'une avant-garde et d'une arrière-garde. On sait également qu'au Concile se heurtent, à moins qu'une coexistence pacifique ne s'établisse, différents âges, particulièrement deux générations. Ce problème, disons-le tout de suite, n'est pas une exclusivité des hommes d'Eglise. De tout temps, il se pose dans toutes les formes de société ou dans toutes les relations humaines, au plan social comme au plan familial, au plan de l'économique comme au plan apostolique.

Les familles psychologiques se recrutent parmi les divers âges, en sorte que l'on rencontre des jeunes aux idées vieilles et des vieillards aux idées jeunes. Quant aux rapports entre les générations, ils sont plus nettement marqués et créent des conflits, au moins des préjugés tenaces. Les romanciers et les dramaturges les ont analysés et ils alimentent quotidiennement les discussions qu'ont entre eux, chacun de leur côté, les jeunes et les vieux. Face à tous ces monologues, la tentation est grande de renvoyer les deux clans dos à dos, en se disant que le dialogue ne s'établira jamais.

DANS L'ÉGLISE

Un ecclésiastique affirmait que « les jeunes ont des initiatives et pas de pouvoir, alors que les vieux ont tout le pouvoir... et pas d'initiative ». L'exagération est évidente, et même fautive, si l'on songe à la jeunesse d'âme du pape actuel. C'est là une exception, dira-t-on, mais d'autres exceptions existent. Sans doute, peuvent-elles se compter facilement.

sommaire

H.-M. Bradet, O. P. : Entre les générations : coexistence ou conflit ?	357
P.-A. Liégé, O. P. : L'Eglise de l'autorité ou l'Eglise de la liberté ?	361
Chan. Jacques Leclercq : Ce qu'il y a de fort...	363
André Naud, S. S. : Concile et missions	365
Réal Hogue, S. M. M. : La publicité dans l'Eglise	366
Hyacinthe-Marie Robillard, O. P. : Et les vocations...	371
Dr et Mme Paul David : Matière et mariage	373
Alexandra et René Robitaille : Foyers chrétiens	374
Ernest Pallascio-Morin : La Retraite de Don Juan	376
Bernard Hubert, ptre : Les réformes disciplinaires au collège	378
Diagnostic en vrac	381
Jacques-Yvan Morin : A bâtons rompus	382
Pierre Saucier : Les imposteurs dans la maison	383
Jean-Paul Vanasse : La radio-télévision	384
Noël Pérusse : Bungalows et syndicats de boutique	387
Pierre Vadeboncoeur : La C.S.N. devient une force politique	388
Jean-Guy Pilon : Voyager	388
Catholiques français et canadiens sont-ils si différents ?	390
Guy Robert : La vision de Teilhard de Chardin	391
Pierre de Russon : Cinéma	392
Anne de Nomerenge : Situation des musiciens canadiens	393
Gatien Lapointe : Poème	394
Ambroise Lafortune : Les femmes parlent... encore !	396

Chacun sait que de nombreux clercs et laïcs ont accepté difficilement les allègements apportés au jeûne eucharistique. D'autres se refusent à ce que l'on traite philosophie, théologie, exégèse biblique, dans une autre langue que celle de 1901. Qu'aujourd'hui, l'on redoute moins l'autorité, dans les séminaires et les noviciats comme chez des laïcs reconnus fervents ; que l'on parle plus franchement et que l'on publie plus librement ses opinions : voilà des faits souvent interprétés comme dangereux, voire même comme une révolte.

Qui ne voit que la méfiance règne entre les générations ? C'est le curé qui craint terriblement l'inexpérience et les initiatives de son jeune vicaire et c'est le jeune vicaire qui réplique à son curé que le ministère ne se fait plus « comme dans son temps », que la messe elle-même ne se « dit » plus comme autrefois. Les jeunes se donnent un droit à la critique alors que la génération montante ne souffre pas que l'on remette en question ses idées, souvent hélas ! son confort, son autorité. Aussi se défendra-t-on souvent à la façon de certains chefs durcis, par des abus de pouvoir, au nom de l'infailible et sacro-sainte expérience.

DANS LA SOCIÉTÉ CIVILE

Un même malaise s'exprime sous différentes formes. Les aînés ne cachent pas leur amertume devant les douceurs accordées aux générations nouvelles : allocations, assurance-hospitalisation, instruction gratuite, etc. « Nous n'avions pas tout cela... et nous nous sommes débrouillés ». Tant mieux si les devanciers ont réussi à créer un monde meilleur. Que ceux-ci n'aillent pas gâcher leurs résultats par une pareille mesquinerie : « Que les autres fassent comme moi : qu'ils paient le collège de leurs enfants et l'hôpital de leurs malades ! » Comme si le monde ne s'avancait pas vers la socialisation, telle que décrite dans la récente lettre de nos évêques !

Dans la dernière campagne électorale, on a vu ce choc et entre les familles psychologiques et aussi entre les générations. Alors que certains voulaient faire table rase du « vieux gang », pour renouveler le parti et la politique ; d'autres brandissaient la menace d'une évolution trop rapide, craignant par-dessus tout « la jeunesse à la barre ».

L'Eglise de l'autorité ou l'Eglise de la liberté ?

Il est significatif de relever les divers slogans choisis par les partis politiques, désireux de se rajeunir, et empruntant au vocabulaire des jeunes : « C'est le temps que ça change ! » Ou encore : « La situation ne peut pas être pire ». « Vous n'avez rien à perdre ». « Tout s'arrangera toujours ». Les slogans prenaient ou ne prenaient pas, selon les générations et les mentalités en présence.

DANS LA FAMILLE

C'est là tout particulièrement que les âges s'affrontent et que l'on se fait mutuellement souffrir. Quand, par exemple, des parents de quarante ans invitent leur adolescent de quinze ans à veiller avec eux et se font répondre : « C'est ennuyeux de rester avec des vieillards », ils ressentent douloureusement un choc brutal et le premier conflit vient de naître. Par contre, les enfants sont humiliés à la suite d'un tel avertissement : « Je te l'avais bien dit ». Que l'on prévienne du danger et qu'on profite d'une mauvaise aventure pour donner une leçon, c'est là un devoir parental. Ne pourrait-on pas cependant bannir du vocabulaire familial cette phrase qui donne une supériorité trop facile : « Je te l'avais bien dit ». Il y aussi ces expressions qui font mal comme : « Petit vieux » sur les lèvres des jeunes et « Blanc bec » dans la bouche des aînés. J'ai cru sentir que cette dernière épithète blesse autant que la première. « Nouvelle vague », « amortis », « croulants », autant de mots à éviter.

MÉFIANCE OU CONFIANCE

Des psychologies et des intérêts opposent les générations : les unes et les autres veulent vivre et compter. La méfiance règne de part et d'autre. On parle cependant de confiance pour vivre en paix et aussi parce que la société civile et religieuse a besoin de stabilité et de continuité, de statique et de dynamique. Hélas ! la confiance elle-même s'interprète différemment. Par confiance, les jeunes entendent la liberté d'action, sans tracasserie de la part des adultes, et aussi des responsabilités. Dans la confiance, leurs aînés voient la confiance, des conseils sollicités, une soumission à leur mode de penser et d'agir.

Dans une société dont la caractéristique est le changement, il faudrait que la génération plus âgée accepte que les jeunes revisent les questions. Après tout, ils porteront les inconvénients comme les avantages du monde de demain. Pouvons-nous leur suggérer d'éviter le ton qui équivaut à un blâme, à un défi, ou du moins ce qui est ressenti comme tel. « Jeunesse à l'accélérateur, vieillesse aux freins », voilà une autre simplification.

AVANCER LA MAJORITÉ

Si on parle d'accorder le permis de conduire une automobile, à seize ans, avec tous les risques que cela comporte, qu'on avance à dix-huit ans l'âge de la majorité. Ce sera un geste positif dans le sens de la confiance et un argument en moins pour la méfiance. A ces jeunes qui s'arrogent tant de droits, donnons de plus en plus de devoirs, dont celui de prendre conscience de leurs responsabilités vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres.

Réal Pelletier posait récemment dans *Le Devoir* la question du droit de vote à partir de dix-huit ans. Des jeunes disent qu'à dix-huit ans, ils paient des impôts, contribuent à l'assurance-chômage, sont tenus responsables de leurs actes devant la loi. « La raison majeure à notre avis, écrit M. Pelletier, est que le souffle de rajeunissement que les jeunes sont en mesure d'apporter à toute la vie politique chez nous ».

L'ÂGE DE LA RETRAITE

De grâce, n'avançons pas cet âge dans une société où la moyenne de vie dépasse 60 ans. Cette retraite, qui est un droit obtenu par les travailleurs organisés est devenue un devoir. Sans doute, l'âge comporte-t-il des avantages de repos ou de tâches moins lourdes, mais l'oisiveté n'est pas un privilège. A la 46e session de la Conférence internationale du travail, tenue à Genève l'été dernier, David A. Morse estimait que le nombre mondial des plus de 60 ans s'élèvera à 300 millions dans treize ans. Dans une économie en expansion, c'est un gaspillage de négliger ce capital précieux qui découle de l'expérience. Des enquêtes scientifiques aux Etats-Unis ont démontré que le rendement du personnel dépassant la cinquantaine et même la soixantaine reste élevé.

Qu'on ouvre les portes de la majorité et de l'emploi aux jeunes, sans créer cependant des drames aux 40 ans. Les préjugés de l'âge sont entrés dans nos mœurs : le travail pour les 25 à 30 ans, et même moins a, pour corollaire, le devoir de la pension à 65 ans. Il y a la date de naissance, l'état de santé, les capacités réelles, l'âge de ses idées. J'ai vu une offre aussi aberrante que celle-ci : « Collaborateur demandé, ayant moins de 30 ans, parlant plusieurs langues, avec une expérience universelle des marchés nationaux et internationaux ».

Concluons en rappelant que l'idéal serait que notre vouloir-vivre contribuât, au lieu de l'entraver, au vouloir-vivre d'autrui. Œuvre délicate qui réclame de l'intelligence et du détachement, de l'amour surtout. Comme l'écrit L. Jerphagnon : « Il est rare que le vieillard Siméon trouve la note juste pour chanter son *Nunc dimittis* ».

H.-M. BRADET, O. P.

RÉDACTION, ADMINISTRATION,
ABONNEMENTS ET PUBLICITÉ,
2715, Chemin Côte-Ste-Catherine,
Montréal-26, P. Q. Tél. 739-2758-4002

Le Ministère des postes, à Ottawa,
a autorisé l'affranchissement en numéraire et
l'envoi comme objet de la deuxième classe
de la présente publication.

Frais de port garantis
si non livrable.



L'Eglise de l'autorité ou l'Eglise de la liberté ?

Quel beau diptyque, quelle séduisante opposition, souvent composés au cours des siècles de vie d'Eglise ! Evidemment : si l'on confond l'autorité avec le caporalisme dépersonnalisant d'un côté ; et si, de l'autre côté, on confond la liberté avec la faculté d'indépendance de l'enfant qui échappe pour un bref moment aux chaînes de ses parents-gendarmes... Mais ce ne sont là que caricatures de cette autorité et de cette liberté qui selon l'Evangile doivent habiter ensemble l'Eglise.

Ensemble, c'est trop peu dire, si l'on comprenait qu'elles se juxtaposent seulement. Elles se renvoient vitalellement l'une à l'autre, en sorte que l'une ne peut se débarrasser de l'autre. On parlerait volontiers de *tension* : pas au sens d'un conflit, mais au sens où la vérité d'une situation consiste à tenir en même temps et tournées l'une vers l'autre deux données de même importance qu'on aurait tendance, difficilement, à opposer.

Voyons donc comment se présente et à quelles conditions peut se réaliser la tension autorité-liberté dans notre Eglise. Il faut, pour cela, considérer chacun des pôles en les tournant l'un vers l'autre.

1 — LE PÔLE AUTORITÉ

Ce que la liberté évangélique attend de l'autorité n'est pas simple. Car l'autorité dans l'Eglise ne se réduit pas, comme on l'imagine parfois, en l'alignant sur l'autorité militaire, à donner des ordres précis et formels pour susciter un acte d'obéissance. A l'autorité apostolique, il revient aussi, et bien plus souvent, de proposer, de conseiller, de persuader, d'encourager, de juger, d'expliquer, d'écouter. C'est tout le champ de la liberté qui est, dans l'Eglise, en dépendance de l'autorité, mais selon une souplesse que n'imagine pas l'autoritarisme. Car il ne faudrait pas en conclure que l'autorité devrait multiplier les ordres et ne rien laisser sans précision, dans le but de se renforcer elle-même et d'éviter tout risque aux croyants. Tout au contraire, c'est servir la liberté que de ne la déterminer par obligation formelle que lorsqu'il y a nécessité. Le reste du temps, l'autorité n'est point en chômage !

L'autorité, ainsi élargie, empêchera la liberté de devenir une liberté « selon la chair » : en l'amenant à se confronter sans cesse avec les exigences évangéliques, avec la règle de foi, avec l'expérience des saints. En discernant les esprits dans la conduite du peuple chrétien. En protégeant contre le caprice et l'individualisme, mais sans manquer de respect aux vocations personnelles. Où en serait l'Eglise si l'autorité ne l'avait gardée dans les voies de la liberté toujours convergentes aux voies de l'orthodoxie et de la charité ? Les entreprises sectaires, le libéralisme doctrinal, le laxisme, les déviations spirituelles et l'illumisme sont là pour en témoigner... Mais que cela ne nous fasse pas sous-estimer l'autre

péril : celui d'une Eglise où l'autorité se durcit, devient autorité « selon la chair », enrayant l'esprit de recherche, abouissant à des conformismes, étouffant la liberté chez les baptisés. On ne l'ignore pas : une des origines de la codification canonique dans l'Eglise réside dans le souci de protéger le peuple chrétien contre les abus possibles d'une autorité qui devient autorité selon la chair.

2 — LE PÔLE LIBERTÉ

Il faut le répéter : la liberté s'exerce en permanence dans la vie de l'Eglise en collaboration avec l'autorité ; et non point seulement de façon intermittente, lorsque l'autorité n'a point promulgué d'ordres. Acceptant d'être en état de dialogue avec l'autorité, la communauté chrétienne qui se veut libre devra rejeter tout complexe du subordonné ou de l'indépendance ; jouer de confiance, sachant qu'elle n'est point opprimée.

Faisant écho à toute la mission de l'autorité, la communauté chrétienne ou le chrétien vraiment libre sauront, en temps voulu, questionner, informer, se faire conseiller, proposer, se plaindre à l'autorité, autant qu'obéir à ses orientations et décisions. Ils sauront aussi apprécier l'importance plus ou moins grande des interventions formelles de l'autorité, les révéler sans les majorer ni les minimiser.

On ne manquera pas de dire : « Encore faudra-t-il que l'autorité se prête au dialogue ! » C'est bien évident. Il ne faut pas s'étonner des détériorations de la liberté dans l'Eglise quand l'autorité a perdu le contact vrai avec elle, quand elle n'a plus le souci de diriger la symphonie de la liberté ! Nous vérifions là qu'il s'agit bien d'une tension ; sans oublier qu'à l'inverse, et comme en retour, les dégradations de la liberté risquent de fausser l'exercice de l'autorité, en la durcissant, en la rendant méfiante et quelque peu sceptique sur les voies de la liberté. Ce qu'on entend dire à certains prélats : « Tels que sont les chrétiens il faut les garder du mal par des obligations serrées, les ancrer dans des habitudes et ne pas trop leur laisser d'initiative : c'est une question d'expérience ! » Mais alors, cherche-t-on encore à rassembler des hommes et à les faire cheminer dans l'obéissance à l'Esprit-Saint ?

La liberté chrétienne est vraiment l'affaire de tous dans l'Eglise, principalement pourtant de ceux qui ont fonction d'autorité.

3 — DANS L'ÉGLISE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Cette tension vitale entre autorité et liberté, telle qu'on vient de la présenter, paraîtra à beaucoup qui connaissent l'histoire de l'Eglise d'hier et qui sont attentifs à sa vie d'aujourd'hui, trop sereine, quelque peu idéaliste. Idéaliste ? Au sens d'un idéal dont il faudrait s'approcher, on y consent.

Idéaliste au sens d'irréalisable, de trop beau pour être vrai ? Alors non, car ce serait renoncer à l'Evangile. Qu'on commence donc par essayer !

Nous savons bien qu'une tension aussi haute risque toujours de se dégrader. Nous n'avons pas omis de signaler la parodie des réalités chrétiennes que constituent l'autorité, l'obéissance, la liberté *selon la chair*. Mais prendra-t-on acte de ce risque pour redoubler de foi ou acceptera-t-on comme normales et fatales les dégradations ?

Pour *hier* il ne fait pas de doute que l'Eglise a parfois consenti à s'aligner sur la conception sociologique qu'on avait, ici et là, dans tel temps ou dans tel autre, de l'autorité. L'impérialisme, le totalitarisme, les systèmes monarchiques absolus, la féodalité, ont parfois influencé la sociologie ecclésiale et quelque peu recouvert le mystère. Il n'est que d'ouvrir les manuels de théologie du siècle précédent pour constater le peu de place que tient la liberté en ecclésiologie par comparaison avec l'éloge de l'autorité ; comme si cet éloge ne comportait aucun risque d'excès.

A cette sociologisation de l'Eglise s'ajoute le bilan des faiblesses individuelles, les inévitables maldonnés : de quoi nous rappeler que l'autorité et la liberté sont vécues dans les conditionnements hystériques et psychologiques. Mais ces difficultés, pour douloureuses et parfois porteuses de scandale qu'elles soient, apparaissent moins graves que les insuffisances ou les dégradations de l'ecclésiologie qui, elles, sont principielles.

Toutes ces déficiences attirent notre attention sur la nécessité d'une lutte, à l'intérieur de l'Eglise, pour la fidélité de l'Esprit. La réforme dont parle Jean XXIII (« Il faut que l'Eglise se réforme pour retrouver un visage plus évangélique ») répondrait à cette nécessité. Et de même la pénitence ecclésiale par laquelle seraient reconnues et dénoncées devant Dieu les infidélités graves à l'exercice vraiment évangélique de l'autorité et de l'obéissance.

Dans l'*aujourd'hui* de la vie de l'Eglise, il semble que plusieurs facteurs soient favorables à une situation plus saine concernant la tension autorité-liberté. On voit parmi les plus évidents de ces facteurs : la rénovation de l'ecclésiologie enseignée dans les séminaires et dans la catéchèse, grâce au renouveau de la théologie du Corps Mystique et aux travaux des de Lubac, de Montcheuil, Congar, etc. ; l'existence commençante d'un laïcat véritable, soucieux de se situer dans l'Eglise avec foi et d'y vivre la liberté chrétienne ; la révision du statut d'existence de l'Eglise dans le monde qu'on a appelé la « chrétienté constantinienne », entraînant une certaine désociologisation de l'Eglise...

Ces facteurs favorables fondent, chez les chrétiens les plus conscients, l'espérance d'une amélioration du dialogue entre autorité et liberté. Sera-t-il permis de dire tout haut à ce sujet ce que beaucoup souhaitent tout bas ? Avançons donc à découvert, en répudiant les silences de la honte, comme parle saint Paul.

On souhaiterait voir s'aviser dans tout le corps ecclésial le sens et le goût passionné de la liberté évangélique, avec la conscience de ce qu'a de capital dans le monde d'aujourd'hui le témoignage de cette liberté. Qu'ils se lèvent en masse les baptisés qui veulent être libres à la suite de leur Seigneur ! Cela suppose une dénonciation plus ferme des conformismes mondains et ecclésiastiques, des concessions douteuses faites aux puissants de ce monde ; une liberté par rapport aux pressions, aux chantages, avec les risques que cela comporte pour payer cette liberté. N'en doutons pas : la manifestation de la transcendance de l'Eglise tiendra beaucoup à ce renouveau des énergies libératrices de l'Evangile en son sein.

On souhaiterait aussi que des critères plus évangéliques président au choix de ceux qui exercent l'autorité dans l'Eglise. Des critères établis au nom de la réflexion ecclésiologique telle que nous venons de la présenter. On demandera d'abord, concernant les candidats à l'exercice de l'autorité apostolique : a-t-il une conception vraiment évangélique de l'autorité ? A-t-il un sens profond de la liberté chrétienne ? Souffre-t-il du conformisme, du juridisme ? A-t-il donné des preuves de son aptitude à être éducateur de la liberté dans le peuple chrétien ? A-t-il assez de courage spirituel pour défendre la liberté véritable contre toutes les idoles ?

On ne saurait minimiser l'incidence missionnaire de grande importance qui s'attache au problème de l'exercice de l'autorité dans l'Eglise. Son incidence œcuménique n'est pas moindre. Le dialogue avec nos frères chrétiens non catholiques romains ne pourra que s'améliorer dans la mesure où ils découvriront le visage évangélique de l'autorité apostolique dans l'Eglise catholique.

Où trouver des motifs plus urgents, des provocations plus pressantes à approfondir et à vivre dans la foi la tension autorité-liberté au sein de l'Eglise ? Il faudrait qu'on puisse écrire aux frontons de nos églises : « Ici se rassemble un peuple avec ses pasteurs : un peuple enfin libre ! » C'est bien ce qu'appelle la parole du Christ : « Si vous croyez en moi, ma parole demeurera en vous : vous connaîtrez alors la vérité, et la vérité fera de vous des hommes libres » (Jean 8, 31).

P.-A. Liégé, O.P.

... Un jour une maîtresse — une laïque — lit à ses élèves un poème qui lui paraît parfaitement orthodoxe et qui est en même temps de la bonne littérature ; il a pour sujet le désarroi de saint Joseph lorsqu'il découvrit que son épouse, Marie, était enceinte. La directrice de l'Institution convoque alors cette maîtresse dans son bureau pour la « gronder » sans ménagements : le sujet du poème est scabreux ; sa signification religieuse n'est pas très sûre ; il ne faudra surtout pas recommencer. L'institutrice

en question n'est pas dépourvue d'un certain sentiment de la justice due à elle-même et à ses élèves. Elle va voir un prêtre (docteur en théologie !) et constate qu'il partage pleinement les idées qu'elle s'était faites personnellement sur le poème en question ; elle triomphe et va dire à sa directrice combien ce prêtre avait été douloureusement surpris de son attitude, qui ne péchait pas seulement par manque d'information sur des sujets importants, mais encore était fort dangereuse, du

fait même qu'elle était entachée de puritanisme. Alors la directrice fait à sa subordonnée un cours sur l'obéissance : son devoir à elle, directrice, est de commander, celui de la jeune fille est d'obéir ; le seul fait d'aller trouver ce prêtre était un acte de désobéissance et de rébellion. Et il faut avouer que la fin de l'histoire n'est guère réconfortante : la directrice est devenue maîtresse des novices !

(Mgr T. D. Roberts, S. J.
Réflexions sur l'exercice de l'autorité)

Réflexions sur le christianisme

CE QU'IL Y A DE FORT...

Ce qu'il y a de fort dans le christianisme, c'est Dieu.

Oui, il me semble que c'est bien là ce qu'il faut dire. Dieu. Les hommes, c'est de la gnoignote.

Les hommes, ils servent surtout à faire des gaffes. Il en font tellement qu'à certains moments on a l'impression que tout va chavirer. Et puis, c'est tout juste comme dans l'Evangile, quand Jésus dormait au fond de la barque au moment où la tempête menaçait de la submerger. Les apôtres le réveillent, et il ne se presse même pas : « Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ? » C'est après cela qu'il se lève, qu'il commande aux vents et à la mer. Et il se fait un grand calme...

C'est lui. Les apôtres, dans cette histoire, ne sont bons qu'à s'effrayer. Plus tard, ils changeront ; mais il faudra d'abord qu'il meure puis qu'il envoie son Esprit. Qu'est-ce qui vient d'eux dans tout cela ? A peu près autant que ce qui vient de nous aujourd'hui.

PARMI NOUS ET EN NOUS

Ce qu'il y a de fort dans le christianisme, c'est qu'il est mêlé à toute notre vie. A tout — sauf au péché, bien entendu. Parce que le péché, c'est la bêtise, la bêtise massive, la bêtise pontifiante. Le péché, c'est ce qui fait dire à tant de gens que la vie est bête. Dieu est dans tout ce qui rend la vie intelligente.

Et encore, je me demande s'il n'est pas d'une certaine manière, même dans le péché, car il est près du pécheur, pour l'en tirer. Le pécheur n'a même pas besoin de se retourner pour trouver Dieu. Il lui suffit d'incliner son cœur.

Il est partout. Il est en nous ; il est parmi nous, il est dans le vent qui souffle, dans l'herbe qui pousse, dans le soleil et dans la pluie, dans tout. Les hommes ont beau construire des machines par lesquelles ils croient lui échapper, il est dedans. Il est dans l'auto qui se presse ; dans l'avion et dans le paquebot comme dans le sous-marin — dans l'atomique aussi bien que dans les autres. Partout. On ne peut lui échapper.

On ne trouve cela nulle part ailleurs, dans aucune religion et dans aucune philosophie. Il y a bien de pauvres types qui s'intitulent matérialistes et essaient de nous persuader que Dieu n'existe pas et que tout ce qui existe, existe

sans lui, mais leurs efforts ne servent à rien. Il est, et il reste dans tout, et rien n'est que par lui.

Le plus fort de tout cela est que ce n'est pas une théorie. C'est ainsi et on ne peut rien y faire. Et son Fils unique est venu pour que ce soit plus fort encore. Il est venu vivre parmi nous, un des nôtres, et ensuite, après l'histoire que nous connaissons, de sa mort et de sa résurrection, il prend tout en charge, il vient vivre parmi nous, en nous ; il nous transforme ; il anime toute notre action. C'est inimaginable ! Nous restons ce que nous sommes et tout est changé. Nous sommes encore nous et nous ne sommes plus nous. Le sens de tout, et spécialement de l'histoire des hommes, n'est plus le même ; l'histoire du monde devient la prodigieuse histoire du Fils de l'homme au long des siècles.

Mais oui, c'est son histoire. Tout ce qui arrive est son histoire. Il y a ceux qui travaillent pour lui et ceux qui travaillent contre ; et il y a ceux qui travaillent pour, sans le savoir. Comme me le disait cette jeune fille polonaise : « Quand on parle du communisme, on doit tenir compte du bien qu'ils font à l'Eglise, sans le savoir. Ainsi quand ils lui enlèvent tous ses biens : ils croient l'anéantir et ils la libèrent ».

Son histoire est la nôtre en même temps. Elle ne cesse pas d'être la nôtre. Nous continuons à agir à notre façon d'hommes, et on ne voit pas avec les yeux du corps, qu'il y ait autre chose que les actes de l'homme. Au Concile, il y a les évêques et les théologiens qui les assistent, tous des hommes, qui parlent le langage des hommes, et se réunissent, grâce aux moyens de transport que la civilisation du temps met à leur disposition ; mais le Saint-Esprit est derrière, et tout est changé.

Je dis tout ; et rien n'est changé aux avions qui les transportent ou aux autos, ou à la résonance des salles où ils se réunissent. Rien n'est changé et tout est changé.

UNE HISTOIRE DE PAIN

Et puis, il y a ce pain. C'est peut-être le plus beau de l'histoire. Ce pain qui est le corps même du Sauveur et qui est notre nourriture. Dieu est en nous ; il anime notre action ; mais il ne le fait pas n'importe comment. Il a choisi un moyen bien concret, bien spécial, qui manifeste de façon bien tangible la façon dont il veut s'assimiler à notre vie.

Il a comparé le royaume des cieux à un ferment qu'on mélange à trois mesures de farine et qui fait lever la pâte : c'est exactement cela, ce pain qui descend en nous se répand dans tout notre être comme la nourriture du corps est assimilée — et c'est une nourriture du corps — et toute la personne devient autre.

« Prenez et mangez », a-t-il dit. Tant que ses disciples l'ont fait, la vie du Christ s'est irrésistiblement dilatée parmi les hommes. Mais au bout d'un certain temps, on n'a plus compris. Pourquoi ? Ce n'est pas l'endroit de le raconter. C'est une longue histoire.

Pourtant ce qu'il avait dit était simple et clair. « Prenez et mangez ». Comment a-t-on pu changer en : « Regardez et adorez » ? Il n'y a aucune méprise dont l'homme ne soit capable. On ne fait jamais comprendre quelque chose à celui qui ne veut pas. Ils ont dit : « Je ne suis pas digne de consommer le corps ». Mais il ne vient pas à nous parce que nous sommes dignes. Il vient au contraire, parce que nous sommes indignes ; et il désire venir en nous, aliment de notre âme, pour nous rendre dignes ; tout cela est tellement simple et se dégage de façon si évidente de son message et de ses attitudes, qu'il a vraiment fallu que les hommes ferment leurs yeux et leurs oreilles pour ne pas comprendre.

MAIS ON EN SORT ENFIN

Il y a soixante ans, un saint est monté sur le trône pontifical. C'était un simple enfant de la campagne qui avait suivi toute la filière de la carrière ecclésiastique, curé, archevêque, vicaire général, évêque, et enfin patriarche de Venise et cardinal. Tout cela, parce qu'il rendait partout des services inappréciables, sans jamais songer à lui-même. Il finit par devenir pape, et pourtant, il avait pris des précautions, n'arrivant au conclave qu'à la dernière minute pour être sûr qu'on ne pense pas à lui.

Un fois pape, il a expliqué aux chrétiens que le pain est fait pour être mangé tous les jours.

Il n'y avait pas encore un an et demi que Pie X était pape, et cela se passa très simplement : un décret de la congrégation du Concile. Pas une encyclique ; quelque chose comme une circulaire, et le nom du pape n'y figure même pas. Mais c'était une révolution dans l'Eglise.

Tout cela parce que le Pape était un saint. Tous les papes du dernier siècle ont été des hommes fort remarquables ; la plupart étaient de grands esprits. C'étaient aussi des pontifes pleins de zèle. Nous devons à chacun des réformes importantes. Mais celui-ci était un saint. Nous en sommes sûrs aujourd'hui, parce qu'il a été canonisé. Et c'est pourquoi il a tout de suite pensé au pain, et il a répété la parole si simple de Jésus : « Mangez ».

Comme il arrive d'habitude, tout le monde n'a pas obéi. Dire que la plupart des non-catholiques se représentent l'Eglise comme un grand automate où le Pape pousse sur un bouton et déclenche un mouvement général ! Ici, il y a eu des résistances ; mais un mouvement s'est déclenché malgré tout. L'usage de la communion fréquente est devenu habituel dans une élite. Et, sans bruit, sans même que la plupart s'en aperçoivent, la face de l'Eglise s'est transformée.

C'EST LUI

Au début, on n'a rien remarqué. Puis après vingt ans, quand les enfants de la communion fréquente sont devenus adultes, peu à peu on a vu naître dans l'Eglise des initiatives

et des mouvements sans précédent. Les catholiques ont commencé à occuper, dans toutes les branches de l'activité, une place qu'ils n'avaient jamais tenue dans le monde moderne. Au XIXe siècle, tous les grands écrivains étaient des anticléricaux. On eût cru qu'il fallait avoir perdu la foi pour dégager un talent littéraire. Au XXe, de grands écrivains catholiques, des écrivains qui attirent l'attention, apparaissent dans tous les pays, et ce sont des écrivains qui ne se bornent pas à professer qu'ils sont catholiques, mais dont toute l'œuvre est animée de préoccupations chrétiennes. Les quelques écrivains catholiques qu'on parvient à trouver au XIXe siècle ont généralement une vie et une pensée étrangères à la foi... Au XIXe siècle, dans les pays catholiques, les dirigeants politiques sont tous des anticléricaux. A la moitié du XXe siècle, ils sont presque tous catholiques, et la plupart ont des préoccupations chrétiennes agissantes. Il en est même ainsi en philosophie où la pensée chrétienne sort du ghetto.

Sans compter les mouvements de tout genre qui naissent dans l'Eglise, l'Action catholique, les mouvements de foyers, les laïcs missionnaires, toute la promotion du laïcat... Un mouvement immense qui transforme l'Eglise. Parlerai-je des revues catholiques, de *Maintenant* et des autres qui l'affirment au Canada ? Mais ce n'est pas seulement au Canada ; c'est dans le monde entier.

Tout cela, parce que les chrétiens mangent le pain de vie, et le pain, c'est le Christ qui vient en nous. Dans la mesure où nous lui permettons de venir en nous, il agit en nous et il agit par nous. Dans tous les domaines. On a l'impression que le ferment reprend sa force ; et, quand le ferment agit, cela ne change la nature de rien, mais cela fait que tout est plus agissant. Jusqu'où cela ira-t-il ?

NOURRIR

L'homme doit être bien nourri. On en parle beaucoup actuellement à propos des peuples insuffisamment développés. L'homme qui ne consomme pas suffisamment de protéines et de vitamines est paresseux, irrégulier ; on n'arrive pas à obtenir de lui une activité constante, réglée, méthodique ; pas même de régularité morale. L'homme sous-alimenté est incapable de tenir parole, de contrôler ses passions... La nourriture du chrétien, c'est le Christ dans l'Eucharistie.

Or la communion fréquente n'a touché qu'une élite. Mais les mouvements qui transforment la position des catholiques dans le monde et qui transforment l'Eglise elle-même, sont des mouvements d'élite. Les masses sont peu touchées ; dans la plupart des pays, elles continuent à se déchristianiser ou elles restent inertes. Les chrétiens inertes sont les chrétiens de tradition qui restent catholiques parce qu'ils l'ont toujours été et que leur parents l'étaient, parce qu'ils n'ont pas subi d'influence extérieure qui les déchristianise, mais qui sont incapables de résister le jour où l'influence se fera sentir.

L'essentiel est que le nombre des chrétiens qui se nourrissent du pain divin augmente. Saint Augustin disait : « Aime Dieu et fais ce que tu veux ». On peut dire aussi bien « communie ; communie tous les jours et fais ce que tu veux ». Si nous portons notre Sauveur en nous, il nous conduira, et nos œuvres seront les siennes.

Jacques Leclercq

L'Eglise à l'heure du Concile...

CONCILE ET MISSIONS

Le Concile du Vatican II veut être principalement un concile pastoral. La préoccupation missionnaire y sera donc tout à fait centrale. Un concile est un temps de pause et d'examen : il faut donc espérer qu'on fera au Concile du Vatican II un bon bilan de l'effort missionnaire de l'Eglise dans les temps modernes. Il faut espérer aussi qu'on aura la lucidité suffisante pour admettre — tout en tenant compte du fait que l'histoire du salut est un mystère et qu'il ne faut pas la juger en termes purement humains — la faillite presque complète de plusieurs Missions modernes et qu'on entreprendra de tracer les grandes lignes d'une réforme des Missions. Réforme : il ne faut pas entendre le mot comme un blâme : on veut réformer quand on se rend compte que certains moyens ne satisfont pas ou satisfont mal aux fins poursuivies. Réforme : le mot pourrait effrayer ; mais il est celui qu'a choisi l'un des plus grands penseurs missionnaires de notre temps, le Cardinal Costantini, et qui a été donné pour titre à la traduction française d'une partie de ses mémoires.

Que pourrait être cette réforme des Missions modernes ? « Il est temps de retourner à saint Paul et d'implanter en Chine le Christianisme avec son esprit novateur », écrivait naguère le Cardinal Costantini. C'est en utilisant librement le mot de ce grand missionnaire que nous essayerons de dire ce que nos propres réflexion et expérience nous suggèrent.

RETOURNER À SAINT PAUL

Les Actes des Apôtres nous racontent l'apostolat des premiers temps de l'Eglise. Si on le compare à celui des missions de notre temps, le contraste est saisissant. Autant le premier est simple, spontané, toute souplesse et dynamisme et initiative, autant le second est lourd, comme pesamment chargé d'histoire, inutilement compliqué. Pour tout dire en une formule : l'apostolat de l'Eglise primitive était un apostolat jeune en face de tâches jeunes alors que l'apostolat des Missions modernes, attaché lui aussi, pourtant, à des tâches jeunes, semble embarrassé dans des cadres trop

vieux. N'oublie-t-on pas trop qu'on a affaire à des Eglises primitives ? La difficulté profonde des Missions modernes est peut-être là et l'Eglise ne sera fidèle à sa mission d'enseigner toutes les nations que si elle consent à s'alléger, à retourner à saint Paul.

S'ALLÉGER DANS LA DISCIPLINE ET LES FORMES DE LA PIÉTÉ

Il lui faudra s'alléger dans sa législation. La législation de l'Eglise est unique, universelle. En principe, elle est conçue pour tout le monde. Elle est faite principalement par des chrétiens adultes. Conçue pour des communautés considérables, elle est un appareil extrêmement complexe et minutieux dont déjà dans les chrétiens occidentaux on dit qu'il est trop lourd. Que penser alors d'une telle législation appliquée à des chrétiens embryonnaires ? Là où la simplicité des procédés, la souplesse de l'action, les forces d'initiative, les valeurs de dynamisme seraient de rigueur, on doit rentrer dans des cadres très compliqués faits pour de grands corps.

Les indults ou les nombreuses exemptions qu'on demande pour les Missions corrigent pour une part, il est vrai, ces inconvénients. Mais il faut se rendre compte que ce procédé manque lui-même de mobilité et d'efficacité : on répugne à demander trop souvent des dispenses.

La seule solution véritable serait sans doute de donner aux Eglises nationales plus d'autonomie et de consacrer ainsi le principe de la diversité dans l'unité. La diversité ne doit pas être une exception, ni non plus quelque chose dont on prend son parti bien qu'on la trouve regrettable. On doit l'accepter, au contraire, de plain-pied comme un élément du plan admirable de Dieu qui veut la diversité à l'intérieur de l'unité.

On devra accepter de s'alléger dans le domaine de la piété chrétienne. La dévotion au Sacré-Cœur a bien sa place dans une société où le cœur est le symbole de l'amour. Elle se présente mal dans un milieu culturel où il n'est pas un tel symbole. Le port des médailles, des scapulaires, la gémification,

le rosaire, l'abstinence le vendredi, le signe de la croix avec l'eau bénite : tout cela est né chez nous et fait partie de nos mœurs chrétiennes ; mais qui ne voit que toutes ces coutumes ou d'autres ne sont aucunement liées à l'essence du christianisme, qu'on pourrait prendre devant elles une attitude dégagée : les garder, les abonner ou les transformer selon les besoins ? La loi ici est de savoir faire le discernement de l'essentiel et de l'accessoire. Le poids de l'histoire dans le domaine de la piété et de la liturgie est très lourd : il ne faut pas vouloir renoncer à tout, il conviendrait peut-être de s'alléger beaucoup.

S'ALLÉGER DANS LA DOCTRINE

La nécessité de s'alléger dans la présentation du message chrétien est sûrement au cœur du problème de l'apostolat missionnaire.

Le message chrétien se présente aujourd'hui comme une théologie. Cette théologie est une science extrêmement élaborée tant dans sa partie dogmatique que dans sa partie morale. Or cette élaboration, il ne faut pas l'oublier, est le fruit de l'insertion ou de l'incarnation du message chrétien dans la pensée occidentale.

Il ne se passa pas beaucoup d'années avant que le message du Christ ne s'exprimât à travers une métaphysique. Comment dire toute la place de la pensée grecque, de la logique et de la métaphysique grecque dans la présentation de notre théologie chrétienne ? Qui nous dira toute la place d'une telle influence non pas seulement dans sa formulation, mais dans sa problématique même ?

On ne peut nier que la doctrine chrétienne n'ait progressé beaucoup au cours de sa longue histoire en Occident. On ne peut affirmer non plus, cependant, que ni tous les débats de cette histoire intéressent tous les hommes et toutes les cultures, ni que tous les acquis doivent être retenus pour tous, ni que la meilleure présentation du message chrétien aux peuples du monde suppose qu'on le prenne au terme de son histoire en Occident.

Acceptons que la floraison du message chrétien en culture occidentale

ait été providentielle. Acceptons que certaines acquisitions soient d'une telle valeur et richesse et d'une telle nature qu'elles s'imposent à toutes les nations. Il reste quand même que des dépouillements nombreux sont possibles sans que nous manquions au devoir de conserver le dépôt révélé et il reste que des dépouillements nombreux sont nécessaires si nous voulons transmettre aux autres nations le message du Christ et non pas ce que nous en pensons ou les discussions que nous avons eues à son sujet. Nous ne voulons pas affirmer qu'il faille transmettre aux autres nations le message du Christ à l'état brut et primitif sans tenir aucun compte de tous les développements qu'il a reçus en Occident, mais nous croyons que de retourner à l'Evangile et d'en retrouver la simplicité et la fraîcheur serait de nature à aider la pénétration du message du Christ.

Au fond, et dans une certaine mesure, il faudrait que ce message renaisse dans les pays de mission dans sa simplicité et qu'il lui soit donné la chance de s'exprimer à nouveau dans d'autres courants de pensée, dans d'autres métaphysiques et, surtout, au sein de problématiques différentes. Ce qu'il faudrait retenir du message chrétien, après l'avoir « déscolasticisé », c'est son noyau le plus révolutionnaire et le plus mystique. Plus qu'une scolastique chrétienne c'est une mystique chrétienne qu'attendent les pays dont l'histoire culturelle ne mène pas à une scolastique. Nous sommes les produits de notre propre histoire ; il faut quand même permettre aux autres d'être les produits de la leur.

IMPORTER LE CHRISTIANISME AVEC SON ESPRIT NOVATEUR OU LA NÉCESSITÉ DE S'ADAPTER

On a beaucoup parlé de la nécessité de l'adaptation dans l'apostolat missionnaire. Il était bien nécessaire de le faire. C'est encore nécessaire. Remarquons l'audace du programme tracé par le Cardinal Costantini : importer le christianisme avec son esprit novateur. On craint d'ordinaire les esprits novateurs et l'esprit novateur. Il ne faut pas craindre l'esprit novateur du christianisme : il faut s'attendre à du neuf, espérer du neuf, susciter du neuf, dans les Eglises missionnaires. Susciter du neuf : c'est la loi même de l'insertion du christianisme dans des cultures différentes de la nôtre.

Ce n'est pas peut-être principalement par politique ou par souci de bonne méthode apostolique que nous devons espérer que prennent un autre visage l'Eglise et le message du Christ dans les pays de missions. C'est par nécessité de fidélité : tel est ce message et telle est cette Eglise, tous deux historiques, foncièrement incarnés dans la vie des hommes. Mais une bonne méthode d'apostolat y invite aussi.

L'adaptation du missionnaire aux coutumes indigènes n'est ni le principal, ni le plus difficile de l'adaptation qui est requise en pays de missions. Il importe davantage et il est beaucoup plus difficile d'adapter le message chrétien aux aspirations et à l'âme des peuples à évangéliser. Il faut respecter les cultures. Et cela signifie — il ne faut pas l'oublier — qu'il faut respecter surtout ce qui est souvent le meilleur en elles : les religions indigènes.

C'est pour cela qu'il ne faudrait pas craindre de prendre vis-à-vis des religions païennes une attitude d'ouverture et de fraternelle sympathie. Seule une telle attitude rendra le dialogue possible et par lui le passage de la grâce. A ce point de vue, un changement de climat dans les rapports entre l'Eglise et les religions non chrétiennes pourrait bien être tout aussi souhaitable pour que se réalise la diffusion du message chrétien, qu'était souhaitable un changement de climat dans les relations entre l'Eglise et les diverses confessions chrétiennes pour que se prépare l'union des Eglises.

L'heure n'en est pas encore venue, mais peut-être sera-t-il bon, un jour, d'avoir pour les relations et le dialogue de l'Eglise avec les religions non chrétiennes un organisme un peu semblable au secrétariat pour l'union des chrétiens. Cet organisme pourrait explorer les possibilités de dialogue avec les religions non chrétiennes et pourrait essayer de déterminer l'attitude que nous devons prendre en face d'elles. Il nous semble que l'attitude de splendide isolement qu'on a le plus souvent adoptée ne répond ni à la nature des religions païennes, pierres d'attente du christianisme, ni à une sainte méthode d'apostolat.

ADAPTATION DU VISAGE EXTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

Un devoir impérieux existe d'adapter les églises et les objets de culte aux goûts des indigènes. C'est là une vérité

évidente. Et pourtant ce devoir n'est habituellement pas rempli. Beaucoup de raisons expliquent ce fait : d'abord la grande difficulté de l'œuvre et la préparation insuffisante des missionnaires ; mais surtout l'inertie, la routine, l'esprit de facilité, la crainte de tout « esprit novateur ». Disons que là-dessus les prêtres indigènes voire même les évêques indigènes sont souvent les premiers à opposer des réticences. Il faut espérer que le Concile, où sera fait un bilan de l'activité missionnaire de l'Eglise, sera l'occasion d'un réveil. Cette adaptation demandera beaucoup d'intelligence et de souplesse ; beaucoup « d'esprit novateur » surtout. Elle devra être faite. C'est l'évidence même.

André Naud, S. S.

LA PUBLICITÉ DANS L'ÉGLISE

La réclame commerciale ne connaît pas de répit ; elle assiege le client vingt-quatre heures par jour et par tous les engins imaginables. Elle est devenue d'un usage si courant, si soigné, si étudié, si scientifique, que le terrain ne peut lui échapper, à moins d'être complètement aveugle et sourd, ou à moins d'acheter un billet simple pour la plus éloignée des planètes.

Discrète dans l'annonce classée du journal, elle se montre pimpante et parée des plus vives couleurs dans les grandes pages des illustrés. Elle sait parler aussi, chanter même ; elle va jusqu'à animer les objets inertes, les faisant tourner, danser, apparaître, disparaître, ou voltiger dans l'air comme des papillons. Elle a dérobé à la lumière ses magies, qui la font briller sur les enseignes de nos rues, ou cli-gnoter, onduler, fuser en gerbes multicolores, comme un feu d'artifice.

Mon propos est d'offrir au lecteur un parallèle entre cette publicité de la cité terrestre et celle qui s'exerce ou pourrait s'exercer dans la vie de la cité de Dieu, de l'Eglise. Quelques explications préalables éclaireront notre comparaison.

PUBLICITÉ PROFANE

La publicité profane comprend l'ensemble des techniques qui s'ajoutent à l'activité commerciale proprement dite d'une entreprise, dans le but d'acquies-

marabout

NOUVEAU!



marabout géant ILLUSTRÉ

UNE COLLECTION DE VÉRITABLES LIVRES D'ART DIGNES DES PLUS LUXUEUSES BIBLIOTHÈQUES

LES GRANDS CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE — ILLUSTRÉS PAR LES PLUS GRANDS MAÎTRES

GRANDVILLE • GUSTAVE DORÉ • GAVARNI • HONORÉ DAUMIER • TONY JOHANNOT • ETC.

EN VENTE PARTOUT À PRIX INCROYABLE DE \$1.50

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

Distributeur général pour les Amériques : D. KASAN - 226, Est, Christophe Colomb, QUEBEC P. Q.

SUCCURSALE



150, boul. Curé-Labelle
Ste-Thérèse, Qué.
Tél. : 625-1933

p. demers inc.

102 ans en affaires

PIÈCES ET ACCESSOIRES D'AUTOMOBILES

Outillage de garagistes

2424, RUE DES CARRIÈRES, MONTRÉAL 35, QUÉ., CANADA

MAISON 100%
CANADIENNE-FRANÇAISE

RAYMOND HURTUBISE
président

Tél. : CR. 4-5571*

Bureau :

RE. 1-3331

Résidence :

HU. 1-4724

Consultez

Louis-Philippe LUSSIER, M.D.R.T.

pour

vos

problèmes

d'assurances-vie

NEW HAMPSHIRE INSURANCE GROUP

276 OUEST, RUE SAINT-JACQUES
MONTRÉAL

J.-Léon Plante, gérant

VI. 5-6287

Tél. DU. 7-7391

FERNAND LABROSSE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

ÉDIFICES RELIGIEUX
INDUSTRIELS ET COMMERCIAUX

44, ouest PORT-ROYAL
MONTRÉAL-12



AMÉLIOREZ VOTRE CONDITION ...

en suivant le *Cours de préparation aux affaires* donné le soir par des professeurs de grande expérience, à L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES.

Si vous travaillez, vous pouvez tout de même acquérir un diplôme en 3 à 5 années d'études :

- a) *Section Générale* — 3 ans — diplôme d'études commerciales
- b) *Section Comptable* — 5 ans — diplôme de comptabilité et préparation aux examens d'admission à l'Institut des comptables agréés (C.A.) de la Province
- c) *Options diverses* — vous permettant d'obtenir des certificats en correspondance commerciale anglaise et en langues étrangères (italien, espagnol, allemand).

N. B. — Vous pouvez aussi suivre les cours de votre choix à titre d'élève libre.

Pour obtenir tous renseignements et prospectus, adressez-vous au Secrétaire général

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

535, avenue Viger — Montréal

VI. 2-3486

rir, de conserver et de développer une clientèle. Ce souci de la clientèle n'est pas limité à la publicité, sinon au sens très large du mot ; entendue au sens propre, elle n'est qu'une fonction, qu'un facteur du grand tout qui s'appelle la mise en marché.

Si l'on considère que les firmes consacrent trente ou quarante pour cent du profit aux frais de la mise en marché, on évaluera son extrême importance dans la vente des produits. La mise en marché comprend l'ensemble des activités qui concourent à conduire produits et services vers le marché, en vue d'en assurer la vente. Plus le producteur se trouve éloigné psychologiquement du consommateur, plus aussi la poussée du produit devra se montrer puissante et techniquement impeccable. La mise en marché se divise en cinq opérations : étude du marché, présentation, distribution, promotion du produit, et enfin publicité proprement dite.

La présentation du produit veille à le mettre en état d'être vendu. La publicité de son côté met en œuvre toutes ses techniques d'action sur le public, dans le but d'acquiescer, de maintenir et de développer une clientèle à son produit. En résumé, le rôle de la publicité consiste à créer un marché nouveau comme à étendre le marché déjà acquis. Elle s'accomplit généralement en trois étapes : faire prendre conscience au public d'un besoin ; faire connaître l'existence du produit en fonction de ce besoin ; attacher au produit un nom et la marque de commerce, et lui acquiescer l'avantage sur tout concurrent.

La publicité, on le voit et on le sait par expérience, facilite la vente du produit ; bien loin d'être un mal nécessaire, elle assure au producteur un investissement rentable. Toutefois sans rien lui enlever de son importance, répétons qu'elle n'est pas le seul facteur qui garantisse la vente ; c'est l'ensemble de la mise en marché, dont la publicité fait partie, qui compte.

On excusera cette introduction commerciale et commercialisante, profane tout à fait. Voyons maintenant si l'Eglise elle-même peut tirer profit de cette connaissance scientifique de la mise en marché. N'a-t-elle pas une marchandise à livrer, pour employer le terme commercial, un message à livrer ? Ne veut-elle pas vendre des idées, un mode de vie ? Je dis vendre, mais non pas à prix d'argent, seulement à prix de sacrifices et de renoncements. Disons qu'elle a un produit mystique à vendre contre un prix ascétique.

PUBLICITÉ ÉVANGÉLIQUE

Le consommateur, qui est le peuple de Dieu, le fidèle, l'Eglise enseignée, est plus ou moins éloigné du Producteur pour des raisons historiques, psychologiques et sociologiques. Cette distance exigera une poussée plus ou moins forte et une mise en marché soigneusement étudiée et orchestrée.

Il faut premièrement faire prendre conscience au fidèle d'un besoin : besoin de bonheur, besoin de Dieu ; lui faire prendre conscience en plus d'un besoin des droits souverains de Dieu. Il faut ensuite faire connaître l'existence du produit divin qui comble ce désir de bonheur, qui rencontre les exigences de la Majesté divine. Nommons ce produit : Evangile, annonce de la venue du Sauveur, annonce de la grâce, du pardon, annonce du ciel, de notre destinée éternelle. Il restera ensuite à montrer les avantages de ce produit céleste sur les produits terrestres concurrents, qui sous des apparences merveilleuses mais trompeuses instillent dans les âmes des poisons funestes.

L'Eglise s'abaisse-t-elle en utilisant les techniques scientifiques de publicité et de mise en marché ? Ceux qui le penseraient, accuseraient l'Eglise de fausser l'Evangile en utilisant des moyens trop profanes pour livrer un message supérieur et tout spirituel, de se servir en un mot de moyens impropres aux fins de l'Evangile. Pourtant Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Ce que je vous ai dit en secret, prêchez-le sur les toits ». Il voulait sans doute parler de prédication publique, d'annonce et de proclamation ouverte de l'Evangile du haut de la chaire de vérité, chaire de Pierre à Rome, chaire épiscopale du diocèse et aussi chaire de monsieur le Curé, lequel a reçu mandat et juridiction pour annoncer l'Evangile dans sa paroisse.

À L'EXEMPLE DU SEIGNEUR

Mais Notre-Seigneur veut aussi dire, à n'en pas douter, d'utiliser tous les media disponibles et convenables pour répandre la bonne nouvelle : radio, télévision, journal, magazine et même panneau-réclame. Il s'est montré lui-même le publicitaire inégalable parce que divin. Afin d'attiser le désir des croyants, il fait annoncer à l'avance sa venue par le Précurseur ; il envoie ses apôtres au-devant de lui pour préparer son passage dans les localités. L'Eglise ne doit donc pas s'avouer cou-

pable quand elle utilise des méthodes scientifiques : le profane ne fait qu'imiter Dieu.

Notre-Seigneur n'a pas reculé devant le sensationnel pour prouver son authenticité divine, pour mousser, peut-on dire, la valeur de son produit. Il avait l'avantage de son côté par la puissance qu'il possédait d'opérer des miracles, des vrais. Il s'est aussi servi de méthodes psychologiques bien au point. Il est mort sur la croix, prenant ainsi le prestige du persécuté à outrance. En tenant ce langage, je ne voudrais pour rien au monde abaisser le caractère sacré de la Rédemption ; je me contente d'écouter Notre-Seigneur qui affirme : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi ». Il attirera tout par sa grâce rédemptrice bien sûr, par l'attrait surnaturel qu'il exercera sur les âmes, mais aussi par l'exposition de ce grand amour en croix, ce qui aussi est grâce.

Il a recours toutefois à des méthodes de vente qui s'écartent des techniques reconnues de publicité. Le publicitaire chevronné dit : « Mon produit est bon, excellent, inégalable, unique ; il va résoudre votre problème pratique, vous donner le bonheur et il ne coûte pas cher ». L'Eglise par contre, affirme avec l'Evangile : « Ma bonne nouvelle, le salut, la grâce règlent vos problèmes en un sens mais ne soyez pas dans l'erreur ; cela vous apporte aussi des sacrifices ». Notre-Seigneur ne parlait-il pas de porter sa croix tous les jours, de se renoncer ? « Je suis venu apporter le glaive sur la terre » disait-il encore. Je donne le bonheur sûrement ; mais bienheureux ceux qui souffrent. Que celui qui veut venir après moi, prenne sa croix sur son épaule et qu'il me suive dans le renoncement. Ce que je vous offre coûte cher. Celui qui perd sa vie la gagne. Il faut aller jusqu'à perdre sa vie, jusqu'au prix de sa vie...

Quelle différence d'attitude entre l'Eglise qui tient le langage du divin Maître et le publicitaire qui s'ingénie à amadouer le client, à flatter ses instincts. L'Eglise entend Dieu lui dire : « Prie et ne cesse jamais, pour annoncer les péchés à mon peuple ; dis-leur qu'ils ont péché, qu'ils ont fait mal, blâmes-les en mon nom ». Cette méthode de présenter le message divin revient pratiquement à dire : « Ce que je vous offre coûte cher et vous seriez insensés de le refuser ».

Voilà comment le Maître lui-même a utilisé une mise en marché et une publicité de sa fabrication. Nous le

comprendrons mieux en étudiant les lois de la mise en marché, tout en convenant qu'il s'est souvent écarté de ces lois humaines et naturelles, parce qu'il était Dieu que nous devons adorer et imiter.

MISE EN MARCHÉ DE L'ÉVANGILE

Loin d'être une faute, l'emploi de la publicité est pour l'Eglise une obligation. Soit pour apporter au public la simple nouvelle religieuse, soit pour répandre le Message proprement dit. Or les gens intéressés à cette publicité s'aperçoivent qu'il devient de plus en plus difficile de faire passer la nouvelle religieuse, et qu'elle est souvent déformée quand elle réussit à passer. Que faut-il en penser ? Il ne s'agit pas évidemment de publicité payante, laquelle passe toujours après avoir été acceptée par le client. Il s'agit de publication gratuite que les journaux et la radio en particulier ont toujours fournie à l'Eglise.

Autrefois les journalistes couraient après la nouvelle religieuse ; aujourd'hui ils en ont plus que leurs colonnes ne peuvent en absorber. Ce qui oblige à faire un choix. Il n'y a pas lieu de se vexer par conséquent si notre nouvelle ne passe pas. Souvent elle passe, laissons cette fois le tour aux autres. Il ne faut pas non plus se révolter et dire : « Ils n'en auront plus ! » Fournissons aux publicistes la nouvelle religieuse, mais laissons-leur pleine liberté de l'utiliser ou non suivant les possibilités de chacun. Disons-leur nettement : « Je vous envoie de la nouvelle lorsque je le juge opportun. Si de votre côté vous ne la jugez pas assez importante ou ne pouvez pas la passer par abondance de matière, soyez bien tranquilles, je n'en serai aucunement blessé ». Voilà une très bonne formule, très charitable et de relation extérieure parfaite.

LE PARTIAL

Que faut-il penser du journaliste qui fausse la nouvelle ou le discours ? Il ne se trompe pas toujours de gaieté de cœur en rapportant ou interprétant la nouvelle. Il doit travailler très vite, penser et juger vite et juste. Il n'a pas l'avantage de lire d'autres journaux avant de rédiger son papier ; sur réception de la nouvelle ou sur réception du discours, il lui faut écrire un commentaire. Je ne parle pas évidemment de celui qui, sectaire ou partial, s'amuse à déformer la nouvelle ; je parle

de l'homme sincère, du journaliste consciencieux et professionnellement propre qui tout en voulant faire de son mieux, peut se tromper.

Placez-vous aussi dans la tête du journaliste : il cherche la nouvelle qui frappe et intéresse son lecteur ; il arrive qu'il mette l'accent, en rapportant un discours ou un fait, sur un point secondaire qui faussera le sens du discours ou du fait ; nous devons pardonner et comprendre. Il a détaché la nouvelle de son contexte dans le but de donner l'expression neuve d'une vérité banale, quotidienne. J'entendais dire par un des plus éminents chroniqueurs religieux de Montréal : « Lorsque je me couche le vendredi soir, tout mon article me revient à la tête et je le repasse phrase par phrase d'une façon inquiète, me demandant si je n'aurais pas pu m'exprimer autrement ou dire tout simplement autre chose ».

Sur l'acceptation de la nouvelle religieuse, il me paraît maladroit de la refuser carrément et absolument dans un pays à grande majorité catholique. Du reste je ne vois pas pourquoi on passerait des nouvelles sportives ou de théâtre, alors qu'on omettrait tout le domaine religieux. N'a-t-il pas une grande importance, et ne garde-t-il pas aux yeux des lecteurs beaucoup d'intérêt ? Je sais par exemple que la disparition de certaine chronique religieuse dans un journal a fait l'objet de critiques et a surpris le public.

LE SENSATIONNEL

On a souvent reproché aux journalistes d'insister sur le petit côté de l'Eglise, sur les défauts de son visage humain. En fait un expert en recherches du nom de Martindell, de religion protestante, et qui a dirigé une vaste enquête en 1956 avec la société New York American Institute of Management, concluait son rapport par cette constatation : « Très souvent l'Eglise met ses pires vêtements quand elle se montre, alors qu'elle pourrait si facilement revêtir ses meilleurs ! » Société étrange, pensait-il. Les professionnels condamneraient les publicitaires de n'importe quelle firme industrielle ou commerciale qui, au lieu de vanter leurs produits et leurs services, les décrieraient pour les vendre !

D'autre part s'il existait un bureau d'information ou un bureau de presse organisé et très ouvert, non seulement au Vatican, à la Délégation Apostolique, mais dans chaque diocèse, les journalistes seraient peut-être moins

portés à inventer de toutes pièces et à broder sur les termes imprécis ou sur des événements peu connus ; ajoutons que les journalistes doivent aussi comprendre que l'Eglise a droit à sa vie intime, à ses secrets de famille et à la discrétion de ceux qui l'abordent.

D'après cette expertise scientifique dont nous parlions plus haut, l'Eglise se classait avec une moyenne de 88% dans l'ensemble des points ; sur le programme d'amélioration en matière d'information publique et de propagande, l'Eglise obtenait 81.25%, ce qui n'est pas si mal. Il faut ajouter que l'Eglise ne sera jamais une abondante source de nouvelles à sensation. Elle se développe lentement, elle évolue calmement, normalement, de l'intérieur ; les révolutions d'âme avec leurs tempêtes et leurs destructions, ou la résurrection d'une conscience morte ne justifieront jamais des six colonnes à grandes manchettes...

L'Eglise doit cependant entrer en concurrence efficace sur le marché moderne des idéologies, en exploitant méthodiquement tous les media de publicité. Etant donné que le marché, ou le public, est déjà saturé de réclames, il faudra que l'Eglise déploie beaucoup de méthode pour publier son message, tout en tenant compte de certaines exigences de sa nature spirituelle : Corps mystique du Christ extrêmement respectable, le Christ étant sa tête et le ciel sa destinée. La nouvelle ne sera donc jamais tapageuse. La nouvelle d'Eglise ne s'annonce pas comme une liqueur douce. Il ne faut pas trop en donner subitement, sous prétexte qu'elle a été trop rare précédemment.

Je termine en disant que dans l'Eglise, tant sur le point universel que diocésain, paroissial ou institutionnel, cette tâche de la publicité et de l'information publique reviendra de plus en plus aux laïcs, à des publicitaires professionnels qui s'acquitteront de cette tâche avec un zèle prudent et compétent. Le laïc doit de plus en plus prendre sa place dans l'Eglise ; et s'il est un domaine qui lui appartient, c'est celui des bureaux de presse et de publicité.

Réal Hogue, s. m. m.



ET LES VOCATIONS...

Le problème de la « vocation » occupe, dans un système chrétien d'éducation, une place considérable. Il va sans dire que nous entendons ici le mot *vocation* dans son sens le plus large, et que la réalité visée concerne autant les laïques que les prêtres ou les religieux. Il ne saurait en particulier avoir d'autre acception légitime dans des institutions soutenues par l'Etat et travaillant pour le compte d'un Etat chrétien ou simplement pluraliste. Et la manière d'envisager ce problème a ses répercussions sur la discipline scolaire, l'enseignement religieux et l'orientation de la vie. Sans pousser trop loin dans le menu détail et les implications de la chose, nous voudrions en traiter ici avec la franchise et le sérieux que son importance appelle.

La vocation : gratuité et mystère de foi

Si on la regarde en *Dieu* qui appelle, — et c'est le point de vue de la Bible, — la vocation concerne toujours le *salut*. Certes, il y a un premier appel à l'existence, qui implique notre insertion dans ce monde-ci, ce temps-ci, cette nature-ci. Mais cet appel n'a de sens qu'en fonction d'un second, en quoi consiste *notre vraie vocation* : l'appel à la vie et au bonheur éternels, en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Si on la regarde en l'*homme* qui est appelé, — point de vue légitime également, et sur lequel insistent particulièrement Jérémie et saint Paul —, la vocation concerne *notre propre histoire*, celle de nos tâtonnements et de notre essor libre et personnel vers ces choses « que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues, qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, et que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment ». A ce plan, on peut associer à l'idée de vocation celle de la recherche de son *épanouissement* personnel, de son être et de sa perfection la plus vraie. Ce que Dieu veut, en effet, ce à quoi il nous appelle, c'est à la réalisation d'une sainteté qui n'est pas diminution, dés-humanisation, désincarnation, mais au

contraire accession à cette *divine image* dans laquelle nous avons été créés, avec mission de l'achever en nous.

Or c'est justement parce qu'elle est cette rencontre et ce dialogue de Dieu et de sa créature que la vocation est chose *mystérieuse, sacrée*, échappant à toute emprise et entremise étrangères, secret réservé à l'Appelant et à l'appelé. Les mystères ne se fixent qu'avec les yeux de la *foi* : les visées humaines, les tentatives d'embrigadement, d'acclimatation, d'exploitation ne peuvent avoir ici que la portée du sacrilège et de la profanation. Certes Dieu veut que l'homme aide son frère et que, sur la voie du salut, comme sur les autres, nous portions les fardeaux les uns des autres ; mais il s'attend surtout à ce que nous respections ses arrêts. « Je fais miséricorde à qui je fais miséricorde et j'ai pitié de qui j'ai pitié ».

Dans quelle mesure respecte-t-on ce mystère ? Que d'efforts pour « sauver » des vocations, ou pour empêcher qu'elles se « perdent », ressemblent bien plutôt qu'à un zèle pour Dieu à une question de *propagande* humaine. Que de comparaisons, d'insinuations, de très petites intrigues — qui sentent d'ailleurs leurs motifs intéressés et leur psychologie rudimentaire (instinct grégaire, rivalité des clans, etc.), — pour essayer d'enlever à Dieu son *initiative première* et de substituer à son action imprévisible les déterminations de ses préférences individuelles. Comme si Dieu ne tenait pas plus que ses apôtres au progrès des âmes et à la survie de son Eglise. « Toi, qui es-tu, demande saint Paul, pour juger un serviteur d'autrui ? Qu'il reste debout ou qu'il tombe, cela ne concerne que son maître ; d'ailleurs il restera debout, car le Seigneur a la force de le soutenir ». Orienter le serviteur contre le gré du Seigneur, sauver les âmes contre Dieu même... tentation moins rare qu'on ne pense !

Il y a eu, dans certaines communautés, et dans certaines maisons d'enseignement, des mesures prises pour « sauver » les vocations, ou pour les « promouvoir », qui témoignent d'un

manque de foi en Dieu ou d'un souci de s'immiscer dans les interventions de sa providence, qui voisinent l'impiété d'Achaz ou les vues intéressées de Simon le Magicien.

La vocation : quête et mystère d'espérance

Suivre sa vocation n'est donc pas se mortifier, se détruire ; c'est au contraire chercher à se réaliser de la seule manière qui vaille : *en Dieu* ! Mystérieuse réponse au plus mystérieux des appels. Le chemin de chacun à Dieu est *personnel*, unique ; il ne peut être foulé deux fois. Pour tous il comporte ses ivresses, mais aussi ses désillusions, ses errances, ses nuits. Certains ont eu la lumière toute vive au départ, — je pense à Abraham, à la Vierge Marie, à Jésus au baptême, — mais ont traversé ensuite des déserts aux angoisses infinies. D'autres ont osé, après des tâtonnements, des révoltes, des indécisions multiples, crier à Celui qui s'était fait si longtemps chercher : « Pourquoi es-tu venu si tard, Beauté de ma vie ? » Tous pourtant étaient bien *élus*, bien *dans leur voie* : une voie que personne ne voudrait, après coup, avoir été autre, tant la sagesse divine s'y révèle à chaque tournant.

D'où l'imprudence et le danger qu'il y a à parler de *perte de la vocation* ; d'en parler par dépit ou par menace ! Que de scrupules, de fausses perspectives, de vies diminuées ou du moins sauvagement torturées par cette espèce de *mauvais sort* jeté sur ceux qui ont refusé de s'orienter du côté qu'on espérait. Comme si on avait la vocation écrite sur le front dès la naissance ; comme si les prêtres ou les mères avaient pouvoir de lire dans ce secret des cœurs, fermé même aux anges et aux élus. Comme si d'hésiter, de ne pas savoir, de ne pas pouvoir, était la preuve d'une trahison ou d'une désertion, et non déjà et à soi seul *une vocation* à l'abandon, au détachement ; une souffrance valable et méritoire, une grâce ! Quel prêtre n'a pas rencontré de ces âmes

qui, toute une vie, cherchent leur voie ? Des saints n'ont-ils pas frappé à la porte de deux, trois, cinq communautés, affligés du fardeau d'être insupportables à eux-mêmes quand ce n'était pas aux autres ?

On songe ici au psalmiste chantant dans son angoisse : « C'est ta face, Seigneur, que je cherche, ne me cache point ta face... C'est toi mon secours, ne me laisse pas, ne m'abandonne pas, Dieu de mon salut ! » Mystère de foi, la vocation est aussi un *mystère d'espérance*. Elle exige de chacun, comme des patriarches, qu'il « quitte le pays de son père », où toutes choses sont bien rangées, connues, prévues, et qu'il « vive sous des tentes », cherchant une patrie meilleure, mettant sa foi, sa confiance, en celui qui ressuscite de la mort. Misérables donc ceux qui, en matière de vocation, ferment des portes au lieu d'en ouvrir d'autres ; ceux qui mêlent les pistes ; ceux qui brouillent délibérément les cartes routières, qui ne laissent le choix qu'entre ce qu'ils apprécient et estiment pour eux-mêmes, et le désespoir de l'autre. Croit-on que Dieu soit dupe de ces subterfuges ? Qu'il sera moins sévère pour les faux aiguilleurs que pour les coupe-gorge tapis le long des voies divines ?

Je sais qu'il y a des endroits où l'on chante haut le thomisme, mais où on saute à pieds joints par-dessus le traité des *Etats de Vie*, parce que saint Thomas s'y révèle un défenseur un peu trop enthousiaste de la vie religieuse. C'est pourtant le seul endroit où la théologie traditionnelle aborde le problème spécifique de la *vocation* : faut-il s'étonner qu'on en parle ensuite si mal et qu'on en fausse si souvent les perspectives ? Comment peut espérer, persévérer, lutter celui à qui on n'a jamais expliqué le *vrai sens* de sa marche et de sa lutte ? Comment un être libre peut-il prendre la pleine *responsabilité* de ses options si on ne l'a nourri ou laissé nourrir que de peurs, d'ignorances ou de préjugés sur les voies qu'on a jugées *pour lui* impossibles ou non avenues ?

Je pense à ce bon chanoine à qui on a permis de répéter, dans tant de collèges, aussi bien à la retraite des finissants qu'à celle des rhétoriciens, que les religieux ne pouvaient faire du bien « parce qu'ils ne faisaient que passer », tandis que les prêtres séculiers restaient sur place, etc. Pour moi qui suis religieux, j'aurais beaucoup plus de raisons et des bien meilleures à donner à un jeune homme que je voudrais encou-

rager à entrer dans le clergé séculier ! Et je serais heureux de les lui donner, si je le trouvais intéressé à cette vocation d'importance fondamentale dans l'Eglise. Seulement on ne bâtit pas une aussi grande chose sur des mensonges ou à force de distribuer des œillères : car ce n'est pas là bâtir sur Dieu, mais sur *des artifices indignes de Lui*.

La vocation : engagement et mystère d'amour

La vocation, je le répète, est toujours vocation au *salut*. Or le salut des hommes, de par la volonté de Dieu, est une entreprise *communautaire*. S'il est vrai que l'on souffre et que l'on meurt seul, on ne se sauve pas seul. En langage biblique, l'homme est « fils d'homme ». C'est là sa définition et son classement. Non seulement il est d'une race, d'un clan, mais il est avant tout fils spirituel du *premier* homme, qui fut terrestre, ou du *second*, qui est céleste, c'est-à-dire, en termes de petit catéchisme, fils d'Adam et pécheur, ou fils adoptif de Dieu en Jésus-Christ et rené.

Aussi y a-t-il, à l'origine de tout appel divin, depuis le premier moment de l'entrée dans l'existence, une orientation vers l'Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut et par qui seulement le salut vient au monde. Je n'ai pas l'intention de distinguer ici les degrés d'appartenance à cette Eglise, mais je veux insister, parlant à des catholiques, sur l'aspect *ecclésial* et donc *sacramental* de la vocation. Si souvent on n'a étudié le problème que sous son aspect moral !

Il y a un sacrement de la vocation, et c'est la *Confirmation*, prolongement, comme on sait, de la Pentecôte et de l'effusion charismatique de l'Esprit sur le Corps Visible du Christ (parallèle de son effusion sur l'humanité de Jésus, au Baptême, commencement de sa grande œuvre). C'est à cet Esprit, en effet, don du Christ glorieux à son Eglise, qu'il appartient de créer cette *diversité des ministères* nécessaire au progrès et à l'achèvement du Corps, afin qu'il reçoive « concorde et cohérence par toutes sortes de jointures qui le nourrissent et l'actionnent selon le rôle de chaque partie ». Le Baptême nous fait naître comme chrétiens, mais la Confirmation, sacrement de l'âge adulte, nous oriente vers ce *secteur* du ministère où nous sommes appelés à travailler, avec le Christ, à la rédemption du monde. On peut dire aussi bien, selon une autre comparaison, que c'est à la Confirmation que nous sommes

signés, comme pierres vivantes, pour entrer dans la *construction*, à l'endroit fixé par le Seigneur, et servir à l'édification de sa *demeure sur la terre*.

On voit, dès maintenant, jusqu'à quel point une théologie de la vocation appuyée à cette base échapperait aux perspectives par trop mesquines et individualistes, et retrouverait son sens de mystère de *grâce* et de don *généreux*. Si l'Esprit, en effet, sait déjà mieux que chacun ce qu'il devrait « demander à Dieu » et le demande de fait en nos lieux et places, il sait infiniment mieux encore ce qui est *utile à l'Eglise*, et ce qui répond aux vues de Jésus sur elle. Aussi la prière à l'Esprit-Saint, pour le « succès » (!) des vocations, prendrait une autre tournure si elle devenait simplement une prière pour le « progrès » de l'Eglise, comme Dieu le veut et autant qu'il le veut.

Replacer le problème de la vocation dans son contexte *spirituel*, c'est donc également lui rendre son caractère de mystère de *l'amour*. L'Esprit est lien d'amour entre le Père et le Fils, il est lien d'amour entre le Verbe incarné et son Epouse l'Eglise. Or le dernier mot de cet amour, qui n'a rien de la concupiscence et de l'intérêt humains, c'est : que l'homme *soit*, que l'Eglise *soit*, que la communauté humaine *se réalise* enfin, dans cet Homme nouveau en qui seulement est le secret de son parfait épanouissement. C'est donc ainsi également que chaque responsable doit le prendre. Dans l'esprit des parents, dans l'esprit des chargés d'âmes, le seul apostolat valide en matière de vocations, est de désirer pour tous les siens : « qu'ils *soient* ! » qu'ils se réalisent comme *Dieu* le veut, comme l'Esprit l'inspire, comme *Jésus*, Roi et Pontife, le juge utile et préférable à son Eglise, et à l'humanité qu'il a faite sienne.

En tout cela, — je m'excuse d'y revenir, mais en somme, je n'avais rien d'autre à dire, — nos vues *personnelles* comptent bien peu. Que sais-je, moi, de l'*utilité réelle* de mon ordre, de ma profession, de ma condition sociale, etc., pour le vrai bien de l'Eglise dans le monde où elle devra survivre au siècle prochain ? Dès lors pourquoi ne pas nous en tenir à l'attitude, si humble et si ardente à la fois, de Jésus demandant à ses Apôtres, non pas de chauffer à blanc ou d'embrigader la jeunesse dans leurs rangs, mais de « prier le Maître de la maison qu'il envoie des ouvriers à sa moisson ».

Hyacinthe-Marie Robillard, O. P.

Matière et mariage

Appareils électriques et tapis mur-à-mur

« L'homme ne vit pas seulement de pain... ! » Ce qui revient à dire, qu'il ne vit pas seulement d'appareils électriques et de tapis mur-à-mur ; et pourtant son amour conjugal est parfois installé au creux d'un coussin. Tel ou tel jeune couple a combiné dans le mariage, une bonne dose de désir physique, avec une assurance contre la solitude et l'insécurité et enfin une organisation matérielle en plein essor. Pas de grands mots, chez eux, mais du solide, du concret ! « As-tu vu, ma chère, la machine à laver de nos amis, et puis leur ensemble de salon ? » Etc. Ce n'est plus la course aux armements, c'est la course aux modèles de luxe ! Une course effrénée, d'ailleurs ! L'amour en vient à se confondre avec la réussite matérielle, il est consacré dans l'agencement intérieur de la maison, tributaire du tapis, des fauteuils et des lampes. On croit avoir signé un contrat avec le bonheur, parce que l'argent a permis de tout obtenir, on croit naïvement alimenter son amour et on ne fait que satisfaire sa vanité. Au-delà de la vanité, il y a aussi l'insécurité qui poursuit le cœur humain et le projette dans le matérialisme. On veut posséder, et plus, et plus encore et préserver ses possessions, ainsi croit-on l'amour et la vie seront protégés entre l'homme et la femme.

Joindre les deux bouts

Mais, il y a ceux qui se débattent dans de réelles difficultés financières, qui joignent rarement les deux bouts, qui s'aigrissent peu à peu et dont l'amour tend à s'éteindre à travers les luttes journalières. Ils connaissent l'envers du problème des autres. Mais le problème reste le même. C'est l'esprit de pauvreté et la confiance en Dieu, qui manquent dans les deux cas. Le Christ connaissait tellement ces faiblesses qu'il est revenu sans cesse dans son Evangile sur ces questions : « Bienheureux les pauvres en esprit, le Royaume des Cieux, leur appartient » et une autre fois : « Considérez les oiseaux du ciel... Regardez les lis des champs... Ne soyez donc pas inquiets ».

Mariage et esprit de pauvreté

Il parle à plusieurs reprises du renoncement nécessaire, du dépouillement, Il nous talonne avec cette idée, personne n'y échappe, pas plus les gens mariés que les autres ! Pourtant, certains diront qu'il y a contradiction avec les nécessités de la vie : plus ils possèdent, plus leur existence est agréable, plus ils économisent, plus leur avenir est assuré. On dira d'eux : « Ils ont tout ce qu'il faut pour être heureux, pour s'aimer tranquillement ! » Et pourtant non, l'amour véritable ne choisit pas nécessairement le confort pour s'épanouir, puisque l'essentiel de l'amour, c'est le dépouillement, le don de soi-même. Si notre amour a besoin de luxe, c'est qu'il est de qualité inférieure, basé sur l'égoïsme. Il doit aller puiser sa force dans un esprit de pauvreté... j'insiste encore sur le mot esprit, car il ne s'agit pas de transformer la maison en cellule monastique, et de distribuer son salaire aux autres à la fin du mois. Il s'agit de se dégager de l'esclavage du matériel et que l'argent soit un serviteur et non un maître et s'il fait défaut, de rester convaincu que la Providence se débrouillera avec le budget. La foi déplace les montagnes, après cela elle peut bien faire n'importe quoi ! Donc l'amour conjugal pour vivre et s'épanouir, doit s'inspirer du renoncement intérieur et non de la soif des biens temporels.

Progrès, confort et matérialisme

Les découvertes modernes feraient l'émerveillement des hommes d'autrefois : téléphone, automobile, avion, électricité, radio, télévision, satellite, et fusée... Ces innombrables progrès ont contribué à rendre la vie plus facile, à améliorer ce qu'il est convenu d'appeler le standard de vie. Celui-ci fait la convoitise des peuples sous-développés et des individus moins fortunés.

Nous, du continent nord-américain, avons profité de la formidable industrialisation d'un peuple jeune et vigoureux et avons précisément un des standards les plus enviables du monde. Mais, à toute médaille, il y a deux faces... Avec le confort, s'est installé un esprit matérialiste qui confond trop aisément

le succès de l'individu à l'ampleur de ses possessions matérielles : maison, automobile, appareil électrique, quantités d'assurances, etc.

L'homme « arrivé »...

Plus un homme possède, plus on le dit « arrivé ». La publicité aidant, on encourage la course au confort par la vente à tempérament ou à crédit. Posséder tout de suite et payer plus tard. Système économique qui a connu la crise catastrophique de 1929 et la prospérité d'après-guerre. Dangereuse prospérité qui a introduit dans nos foyers et chez nos enfants une mentalité d'argent, un esprit matérialiste où tout se compte en cents et en dollars. Mais, quel que soit le standard de vie, chaque pays a ses riches et ses pauvres. Entre les deux, une classe bourgeoise qui fait tampon. Pour établir un certain équilibre, les gouvernements ont imaginé des systèmes de sécurité de toutes sortes : assurance-hospitalisation, assurance-chômage, assurance-accident de travail, pension de vieillesse, allocation familiale, instruction gratuite, etc. Le tout est payable par une taxation qui grossit au fur et à mesure que les responsabilités augmentent.

Alors que rôde sur le globe le spectre de la dévastation atomique et une terrifiante insécurité internationale, nous exigeons de nos gouvernements des gages sans cesse accrus de sécurité matérielle individuelle. Dans ce paradoxe mondial, comment protéger nos foyers contre cet esprit matérialiste qui les pénètre !

...Et son amour

Un surplus d'aisance et un manque de confort constituent tous deux des menaces certaines au bonheur conjugal.

L'aisance et la richesse peuvent détourner de l'essentiel. Lorsque rien ne s'oppose à l'ambition matérielle, il est facile pour la femme de devenir coquette, mondaine, dépensière, paresseuse et vaniteuse. Pour l'homme qui connaît la puissance du dollar, il peut se payer toutes les sensations de la vie et acheter tous ses « bonheurs » les uns après les autres. Mais, l'amour conjugal risque fort de subir les répercussions d'une vie devenue libertine. Car au fond, l'argent peut bien dans une passagère euphorie masquer défauts et qualités mais un jour renaîtront la vraie personnalité de l'homme et de la femme et cette sensation de vide qui avec l'âge

et le temps devient insupportable. Les enfants élevés dans cet esprit risquent fort de confondre eux aussi l'essentiel et l'accessoire. Et toute leur vie peut-être, ils paieront les dividendes d'une éducation molle et sans objectif et manqueront l'exemple d'un foyer uni et courageux.

L'absence de confort peut, elle aussi, compromettre le bonheur conjugal. La misère et la pauvreté sont source de découragement, d'aigreur et d'envie. Il n'est pas facile d'élever une famille dans un appartement trop petit et de lutter lorsque l'essentiel manque. Le découragement peut s'exprimer de diverses façons : alcoolisme, paresse, abandon du foyer, dépression nerveuse et abdication de tout idéal humain et religieux. Les enfants élevés dans ce

contexte de misère traînent sur les trottoirs et trouvent dans leur imagination et leurs rencontres une évasion à la dure réalité d'un foyer misérable. Ces enfants formeront, si la société ne leur tend pas la main, ce groupe croissant de jeunes délinquants qui manifestent par le bruit et le bris, leurs consciences ou inconscientes revendications.

En somme, le surplus ou le manque de confort et d'argent créent l'un et l'autre un danger au bonheur conjugal. Il en est également de même pour ceux qui n'ont ni surplus, ni manque. Car pour tous, le matériel doit être soumis au spirituel. La domination du matériel déséquilibre le sens des valeurs. Et c'est pourquoi, l'Evangile nous enseigne, en toutes circonstances, l'esprit de pauvreté.

La religion du Christ n'est pas une religion de confort, de facilité, de gratuité, de dépendance matérielle et de socialisation plus ou moins hypocrite. C'est la socialisation d'un monde d'hommes vivant les uns pour les autres et non pas les uns aux dépens des autres.

Dans cet esprit, l'aisance devrait développer le goût de la charité et de la philanthropie. A l'ambition de posséder, devrait se juxtaposer la joie de donner et d'aider. Car le grand principe, la grande loi de l'Evangile demeure l'Amour du prochain. Qui est ce prochain ? Le moindre des hommes vivant n'importe où dans notre univers.

Dr et Mme Paul David

Foyers chrétiens : le monde attend votre témoignage

Soyez unis dans l'Eglise, et gardez la ferveur de votre premier amour, que vous avez offert au Seigneur au grand matin des noces.

(Cardinal Léger aux F.N.D. le 23 septembre 1962).

Dans notre siècle de matérialisme et de sensualisme, il est assez surprenant de voir près de 800 jeunes couples se réunir durant quatre jours pour entendre des conférences, participer à des colloques et à des forums, avec un enthousiasme soutenu. Mais ce qui est surtout renversant, c'est de constater que le sérieux des sujets traités ne les a même pas rebutés, et que chacun s'y est plongé de tout cœur, avec une joie évidente.

LE GRAND CONGRÈS

C'est dans cette atmosphère tout empreinte de fraternité, de chaleur et de charité que se déroulait dernièrement le troisième Congrès provincial des Foyers Notre-Dame, dont le thème était *Le rôle du foyer chrétien dans l'Eglise*. « A voir ces couples et à les entendre, j'ai mieux compris jusqu'à quel point ce sacrement est grand » nous confiait un membre éminent de notre clergé. Débutant à l'Auditorium du Plateau, sous la présidence de Son Ex-

cellence le Lieutenant-Gouverneur et de Madame Paul Comtois, ce congrès se clôturait à l'Hôtel Reine-Elisabeth par une émouvante causerie de Son Eminence le Cardinal Paul-Emile Léger.

Au cours de ces journées nous avons pris conscience, non seulement d'appartenir à l'Eglise, mais d'être l'Eglise. Tous les foyers chrétiens ne sont-ils pas en effet des cellules vivantes de l'Eglise ? C'est tellement vrai que le rôle que cette dernière attend du foyer chrétien est non seulement de donner des enfants à Dieu dans la maternité physique, et des prêtres à l'Eglise, mais aussi d'apporter Dieu au monde par l'apostolat familial. Le foyer chrétien par ses efforts à se perfectionner et à rayonner, doit servir d'exemple, de guide et de tremplin, pour que soit donné un sens, un but, un idéal aux autres foyers, et même aux foyers non chrétiens.

LUMIÈRE, PAIX, AMOUR

Le foyer chrétien doit aussi apporter trois choses au monde : la lumière, la paix, l'amour :

la lumière : c'est-à-dire apporter au monde la lumière de la foi, par l'exemple de sa vie intérieure, en se

projetant au-dehors dans son entourage et en déployant un effort sérieux pour apporter la vérité sur toutes ces erreurs répandues dans le monde ;

la paix : apporter la paix dans le monde ; oui, mais à condition que les époux chrétiens soient capables de la réaliser d'abord au foyer. Voir un foyer aimant, serein et gai, c'est reconfortant pour les autres foyers, et c'est par le fait même donner le Christ aux autres. Malheureusement, notre siècle semble méconnaître qu'en plusieurs domaines, il a lamentablement croulé ; qu'une désastreuse anarchie s'est installée à la place de la famille chrétienne ;

l'amour : le monde se meurt de manque d'amour. On est souvent loin de la vie évangélique, même nous, qui prétendons être de bons chrétiens. L'amour conjugal vrai, fait de délicatesses mutuelles et de dévouement est le plus beau témoignage chrétien de l'amour. S'il est nourri à une spiritualité conjugale vécue quotidiennement, cet amour est le reflet même de l'Amour du Seigneur et se déversera nécessairement sur les voisins, les compagnons. L'apos-

tolat ne s'alimente-t-il pas du trop-plein de la vie intérieure ? Partout où ira ce foyer, cet homme, cette femme, on pourra dire : ils sont chrétiens et ça vaut la peine d'être chrétiens.

Cependant, si le foyer chrétien veut exercer une influence réelle dans tous les secteurs de notre monde moderne, les époux devront vivre intensément leur foi, réaliser entre eux une profonde compréhension, et un amour sincère dans une fidélité inviolable. En outre, ces époux devront développer leur personnalité, accroître leurs connaissances tout particulièrement sur la doctrine de l'Eglise et ses enseignements, rechercher l'occasion d'approfondir le message du Christ dans son Evangile et les Saintes Ecritures. Dans une société qui tend à démolir les efforts des éducateurs, il serait opportun de découvrir ce que pense l'Eglise en matière d'éducation, en matière de justice sociale, etc. Les parents n'ont-ils pas le rôle de former les citoyens de demain, qui seront en mesure d'accepter leurs responsabilités, en ne se fiant pas uniquement à l'Etat dans l'organisation de leur vie personnelle ?

L'assistance nombreuse à ce troisième congrès annuel des Foyers Notre-Dame nous démontre la rapide expansion de ce mouvement et constitue une preuve évidente qu'il répond sûrement à un besoin de notre époque. Vraiment si le mouvement n'existait pas, il faudrait le fonder.

QUE SONT LES FOYERS NOTRE-DAME ?

Les Foyers Notre-Dame sont une association de jeunes époux dont le but est le perfectionnement et le rayonnement de la famille chrétienne. C'est donc un mouvement de spiritualité conjugale et d'apostolat familial, et même plus, c'est une école de sainteté conjugale. Fondé en septembre 1954, par M. Albert Lapointe, P.S.S., ce mouvement constitue le prolongement normal du Service de Préparation au Mariage, qui a apporté un bien immense aux futurs époux, maintenant nos foyers actuels ; mais son rôle bienfaisant cesse avec le mariage, alors que c'est précisément après que les problèmes de toutes sortes guettent les nouveaux époux : adaptation des personnalités, spiritualité et morale conjugales, régulation des naissances, éducation des enfants, budget, etc. Les Foyers Notre-

Dame désirent apporter aux époux une réponse à ces problèmes angoissants et leur procurer la force et le courage nécessaires pour appliquer les solutions proposées. Ils veulent aider les époux d'aujourd'hui à vivre leur mariage dans un esprit chrétien, à perfectionner en eux « l'homme intérieur », par la connaissance et l'application de la spiritualité conjugale.

QUI PEUT EN FAIRE PARTIE ?

Ce n'est pas un groupement fermé ; tout jeune ménage de moins de 20 ans de mariage peut en faire partie, s'il désire se perfectionner et vivre vraiment sa vie d'époux chrétiens. Cependant le mouvement n'accepte que le couple, et tout se fait en fonction de cette entité qu'est le couple.

Les Foyers Notre-Dame aident certainement le foyer chrétien à rayonner dans le monde moderne, en exerçant une influence bienfaisante sur leurs membres, sur un triple plan :

Sur le plan de l'intelligence : le mouvement leur apporte une meilleure connaissance de leur métier d'époux et de parents chrétiens. Par le fait que le couple entend ensemble les mêmes vérités (conférences-forums, réunions d'équipe, congrès, etc.), il invite au dialogue, base essentielle de la bonne entente au foyer ;

sur le plan de la foi : il apporte aux gens mariés une authentique spiritualité conjugale et familiale, vécue réellement par les membres, (messes communautaires, direction spirituelle, retraites conjugales, etc.) ;

Sur le plan de la société : il permet d'établir des amitiés et des contacts très fructueux, en rendant les membres réceptifs au bon exemple des autres foyers, et à leur expérience (agapes fraternelles).

A moins d'être un foyer égoïste et fermé, ou d'avoir mal compris son christianisme, il faut que cette richesse nouvellement acquise déborde à un moment donné, c'est plus fort qu'eux : d'où l'apostolat familial.

EXPANSION DES FOYERS NOTRE-DAME

De 22 foyers à la première rencontre de 1954, le mouvement compte maintenant 1 250 foyers, répartis en

19 sections à travers la province. Neuf de ces dernières fonctionnent à Montréal, deux à Sherbrooke, tandis que les autres se trouvent à Québec, à Shawinigan, à Longueuil, à Saint-Jérôme, à Valleyfield, à Amos, à Granby et à Asbestos.

Alexandra et René Robitaille

— Un correspondant nous signale que la phrase trop souvent attribuée à LOUIS VEUILLLOT : « Quand les libéraux sont au pouvoir, nous leur demandons la liberté parce que c'est leur principe ; et, quand nous sommes au pouvoir, nous la leur refusons parce que c'est le nôtre » n'est pas de VEUILLLOT mais de MONTALEMBERT. Sur quoi l'auteur de la remarque, M. le notaire DONAT DEMERS, renvoie le lecteur aux *Œuvres complètes* de L. V., éd. Le thielleux, t. 13 des *Mélanges*, p. 332.

■ ■ ■

— On signale que des religieuses américaines (Marymount, Palos Verdes, Calif.) ont décidé d'enseigner à leurs filles, au lieu du traditionnel ballet classique, qu'elles n'aiment pas, les danses modernes. On a fait la même chose dans la High school voisine, pour les garçons. On a cru s'apercevoir qu'en enseignant des pas plus difficiles, sur une musique jouée partout, on combattait mieux l'idée que la danse est uniquement matière à péché mortel et qu'on en ferait, même pour ceux qui sont moins doués de musicalité, un passe-temps élégant et agréable. Chose certaine, les jeunes dansent sur la musique qui se joue ; et s'ils ne dansent pas toujours bien, c'est peut-être un peu parce qu'on ne leur a jamais enseigné qu'on pouvait bien danser.

■ ■ ■

La nature ne connaît pas de riches. Tous, elle nous engendre pauvres. Nous ne naissons pas avec des vêtements. Nous ne sommes pas nés au monde avec de l'or, ni avec de l'argent. C'est nus que la nature nous met au jour et ayant besoin d'aliments, de vêtements et de boisson. C'est nus, également, qu'un jour elle nous regoît. Au pauvre, comme au riche, suffit comme sépulture le bout d'un champ et la terre, trop petite pour les désirs du riche vivant, l'avale tout entier lorsqu'il est mort... Comment reconnaître parmi les morts, riches et pauvres ? Creusez la terre et montrez-moi le riche.

Ambroise de Milan

LA RETRAITE DE DON JUAN

Lorsque je l'ai connu, il était très jeune, très beau, très élégant, très spirituel, et surtout très avocat. Il avait choisi cette profession car, disait-il, elle lui servait de tremplin pour secourir les femmes en détresse. Femmes mal mariées, mal aimées, femmes délaissées, femmes avec ou sans problèmes, les femmes quoi !

S'il n'avait pas eu de fortune personnelle, cette profession qu'il exerçait brillamment n'aurait pas été rentable. Il n'était pas question pour lui d'honoraires. Il aurait cru se desservir lui-même. Il avait cette élégance de dîner avec la jeune femme dont il venait de gagner le procès. Il n'y avait que sa jolie secrétaire qui connaissait ce secret, mais elle le gardait bien, ainsi que d'autres l'intéressant personnellement. Elle n'était même point jalouse des nombreuses clientes du patron. Ne passait-elle pas les heures ensoleillées de la journée avec lui, car il allait aussi au bureau ?

* * *

Sa vie donjuanesque était connue ! Elle avait commencé entre deux guerres et elle se poursuivait encore, alors que les tempes de notre homme grisonnaient un peu déjà. Et il n'avait que trente-huit ans. Un ami, conscient d'un danger évident de vieillissement précoce, l'exhortait à une conduite plus sage. Il répondit avec assez d'humour :

— L'usage n'amène pas infailliblement l'usure !

Une passion toute neuve venait de s'emparer de lui et ce jour-là, il n'avait pas d'oreilles. Elle dura comme toutes les autres : six mois ! Tant il est vrai que la répétition ardente des amours ne produit jamais l'amour. Cependant, cette nouvelle femme était fort bien vue dans la société de la ville et elle n'entendit pas qu'on lui fit subir un sort dont elle avait déjà ri. Elle fit des scènes lamentables dans les coquetels, les réunions où la société prenait le premier plan.

Naturellement, il partit pour la Grèce (comme Byron) avec une autre. C'est en voyage qu'il apprit le suicide raté de la belle. Il n'eut même pas le cynisme de pleurer. Deux mois plus tard, par le même ami, il apprenait que la désespérée avait épousé le fils d'un juge. Il se confirma à lui-même que ses affaires sentimentales finissaient toujours par s'arranger à la condition de choisir, le plus souvent possible, des femmes amoureuses. Ce qui lui fit penser d'ailleurs que la Grèce n'offrait pas un climat favorable à la nouvelle. Il la jeta délibérément dans les bras d'un officier de la garde présidentielle. La femme était romanesque et en Grèce cela se porte assez bien. Notre ami ne pouvait trouver une meilleure solution. Il lui trouva un nom : le partage du midi.

* * *

De nature nostalgique, cependant, il songea au retour. Il revint donc au pays avec ses quarante-six ans, un regard moins éclatant, une taille moins cambrée, une allure qui trichait encore un peu sur son âge, et surtout, plus insatisfait que jamais.

Une visite chez le médecin s'imposait. Il prit rendez-vous avec un confrère de ses lointaines philosophes. Ce fut long et minutieux comme examen. Agacé, il demanda brusquement :

« Alors, vieux, qu'est-ce que j'ai ? »

La réponse ne se fit pas attendre :

— Tu as soixante ans, c'est tout !

— Ne blague pas ! Nous sommes confrères. Tu sais fort bien que j'ai quarante-six ans !

— Sur ton certificat de naissance, peut-être ! Mais pour moi, tu as soixante ans !

— Alors ?

— Tu dois te conduire comme un homme de soixante ans ! Il te reste encore de belles années, à la condition d'être prudent ! »

C'était beaucoup lui demander ! Qui n'est pas raisonnable à quarante-six ans ne le sera jamais ! Il fit une concession à la vie ! Il courtoisa des femmes dans la trentaine. Certaines avaient sans doute vécu beaucoup ; les autres pas assez ! Le problème changeait de palier mais conservait ses risques ! Mon ami se disait en lui-même que la nature, si elle est aussi bien faite que la médecine le prétend, se refait avec le repos et des loisirs bien organisés.

* * *

Il ferma son bureau qu'il n'avait jamais sérieusement ouvert. Il voyagea encore, mais cette fois, avec une femme de son âge qui avait oublié d'aimer ! Londres, Venise, Rome, Tripoli, Casablanca, Paris, enfin tout ce qui peut tourner la tête et à tout âge.

Elle revint sans lui. Il s'était arrêté au lac de Côme prétextant qu'il devait écrire ses mémoires. Elle eut un mot cruel :

— Je lirai surtout le chapitre de tes vingt ans !

Il eût peut-être songé à la retraite, à ce moment-là, si un médecin qui voulait entretenir son moral à la hausse, ne lui avait attaché une infirmière compétente et dévouée. Cette intimité quotidienne ne lui disait rien de bon. Il se rendait compte, par les ordonnances prescrites, que la jeune femme était au courant du comportement de son cœur. Elle possédait donc les meilleurs points d'argumentation lorsqu'il tentait de lui faire oublier le rôle qu'elle tenait auprès de lui.

Il se lassa vite du lac de Côme, de l'infirmière, des ordonnances, du médecin. Aussi de ses mémoires dont il n'avait rédigé que deux ou trois pages. Il se retrouva à Paris où il avait étudié. Sa solitude lui pesait terriblement. Il tenta vainement de retrouver de vieux amis. La guerre en avait fauché un bon nombre et les autres étaient sagement mariés et pères de famille. Il essaya l'Espagne. Puis le Brésil. Puis l'Amazonie. C'était le plein du vide ! Il rentra au pays et songea à la retraite. Que faire ?

* * *

Pas question de reprendre la tâche au bureau. De jeunes avocats faisaient merveille ! Deux ou trois de ses amis étaient déjà juges. Les femmes de son temps l'avaient pratiquement oublié. Il se retrouva seul, affreusement seul. Comme le dit si bien Aznavour, les jours passés ne nous font plus jamais face. Il faut continuer ! Comment ? Avec qui ? Pourquoi ?

Trop intelligent pour être totalement désœuvré, il se constitua une très belle collection de disques, de livres ; il apprit à jouer aux échecs. Un homme comme lui ne saurait vivre sans amis. Il obtint une carte de membre dans les clubs et les cercles les mieux cotés. Je l'ai donc revu là, un beau soir. Nous étions assurément du même âge. Mais je n'ai pas su retenir un geste d'étonnement. Il s'en rendit compte.

Avait-il besoin d'un ami plus qu'à l'accoutumée ? Je ne sais pas. Mais je me retrouvai bientôt chez lui. C'était très gentil, très accueillant. Il avait une gouvernante. Il me dit presque sans y penser :

— Ma gouvernante sait tout faire, même la cuisine.

Nous avons échangé des souvenirs, car il en avait beaucoup plus que moi. J'ai tout de même osé lui demander ce qu'il pensait des femmes. Il regarda longuement le feu qui rongeait les bûches dans la cheminée. Puis, après avoir avalé le reste du contenu de son verre, il me répondit non sans amertume :

— Je n'ai aimé que deux genres de femme. Celles qui disaient toujours non et celles qui me paraissaient fatiguées d'avoir trop dit oui.

La retraite de don Juan avait sonné !



Les réformes disciplinaires au collège

Dans un récent numéro de *Maintenant*, le R. P. Hyacinthe-Marie Robillard, O. P., lançait un cri d'alarme à tous ceux qu'intéresse le problème des réformes disciplinaires dans les maisons d'enseignement secondaire. Ce cri est l'écho de nombreuses remarques faites, ici ou là, par des parents ou des éducateurs sur la « discipline » dans les collèges. L'alarme est sonnée pour donner l'alerte aux responsables qui ne semblent pas préoccupés de la gravité de certains problèmes, puisqu'il n'y eut personne pour en traiter devant les membres de la Commission Royale d'enquête sur l'éducation. Voulant créer un état de conscience autour de certaines « situations » disciplinaires, le Révérend Père ajuste son tir sur des points névralgiques, il touche, par de dures réflexions, les objectifs suivants : motivations du « renvoi » d'un élève, respect de la personne de l'étudiant et de ses possibilités d'avenir, collaboration des parents à l'œuvre des éducateurs, compétence du personnel de la « discipline ».

Les questions que pose l'auteur de l'article sur ces importants sujets ne sont pas théoriques et d'un lointain intérêt, elles partent de faits accablants qui laissent supposer de graves lacunes chez les éducateurs. Qu'en est-il effectivement ? Il est urgent que des personnes concernées le disent. Pour ma part, je n'ai d'autorité que celle d'un éducateur ayant neuf ans d'expérience dans un collège diocésain. Au cours des trois dernières années, j'ai été directeur des étudiants dans une maison de 650 élèves. En tant que tel, j'ai vécu ces « situations » disciplinaires, j'y ai été impliqué. Je crois que, sans aucun doute, les problèmes énumérés sont réels. Est-ce à dire que je veux entériner toutes les réflexions du Père ? Non, car des distinctions me semblent nécessaires. Je ne veux, non plus, de façon apologétique, défendre toutes les décisions et attitudes des éducateurs responsables de discipline. En me basant sur mon expérience de directeur, en ne faisant référence qu'au milieu que j'ai connu, je voudrais :

1) commenter certaines affirmations du Père Robillard ; 2) dire quels sont, à mon avis, les vrais objets de réformes disciplinaires ; 3) proposer quelques éléments de solution pour une meilleure œuvre d'éducation.

I

Ceux qui se sont tus

Le texte auquel je fais allusion se termine comme ceci : « Ceux qui me reprocheront de parler sans connaissance de cause ne seront pas pour autant dispensés du reproche de s'être tus, eux qui connaissaient la cause ». Tout d'abord, je tiens à dire que je me réjouis du fait qu'un professeur de l'enseignement supérieur s'intéresse activement à ce qui se fait ou ne se fait pas dans les collèges, particulièrement du côté disciplinaire, car il prouve, par-là, la foi qu'il a en notre travail, l'importance qu'il lui accorde, l'intérêt du bien commun qu'il y trouve. L'éducation n'est pas le monopole de ceux qui en sont chargés, c'est le plus grand bien de toute la nation, c'est donc la responsabilité de chaque citoyen.

Et pourtant cette phrase me blesse, car je la trouve injuste, même si je comprends que l'auteur était en droit de la formuler. Il y a des silences extérieurs qui ne laissent point soupçonner le bouillonnement de la vie, à l'intérieur d'un organisme. Ce silence, en un sens, il est réel. Les responsables de discipline ne sont habituellement pas des gens qui prononcent des conférences ou qui publient des volumes ! Des malins diraient même que plusieurs d'entre eux n'agissent qu'en casuistes, car tout leur temps utile se passe à « régler des cas », ou à « accorder des permissions ». Ce silence, en fait, n'est dû qu'à un défaut bien québécois, celui de ne pas oser parler, celui de ne pas livrer le message qui est le nôtre. C'est une faiblesse, c'est une lâcheté, je le sais ! Je connais plusieurs éducateurs qui ont totalement remis en cause certains principes pédago-

giques, qui en ont discuté longuement avec des collègues, qui ont exigé qu'on les écoute et qui, finalement, n'ont pas eu le courage de publier le fruit de leur travail et d'appliquer toutes leurs conclusions de réforme. J'ajouterai qu'à la réunion des directeurs d'élèves, en novembre 1961, nous avons exprimé l'avis que le mémoire de la Fédération des Collèges Classiques, à la Commission Parent, ne pouvait être complet si, officiellement, les directeurs d'élèves ne donnaient pas leurs opinions sur la discipline au collège. Le plan dudit mémoire s'étant élaboré en haut lieu, nous n'avons pas été consultés, nous n'avons pas exigé d'être entendus, nous n'avons donc pas eu l'occasion de nous exprimer. Bien plus, depuis deux ans, deux sessions d'études, d'une durée d'une semaine chacune, ont été consacrées par les directeurs d'élèves à réfléchir sur l'éducation à la liberté (juin 1962) et sur les principes sous-jacents à notre action d'éducateurs (juin 1961). Une fausse modestie et une habitude des œuvres non parfaitement achevées nous ont empêchés de diffuser largement les rapports de ces travaux.

Motivations de renvoi

Quant aux exemples apportés pour illustrer l'attitude des autorités et des responsables de discipline face aux cas d'exclusion, je trouve la « charge » disproportionnée ! D'une part, il faut aux éducateurs le moyen d'assurer le bien commun qui, je l'affirme avec force, doit toujours être l'épanouissement des étudiants vers la liberté, et, les conditions nécessaires à ce cheminement ; cela implique la possibilité d'exclusion d'un élève qui empêche cette œuvre. D'autre part, c'est là une arme dangereuse dont certaines gens peuvent être tentés de se servir pour intimider à tout propos ou parfois pour briser le caractère de jeunes à qui on reproche des insignifiances. Que faisons-nous en pratique ? Dans le cas que je connais, je crois qu'il est faux d'affirmer qu'« on

chasse qui l'on veut, quand on veut, pour les raisons qu'on veut ». Je ne sais pas ce qui se passe dans les autres maisons, mais j'attribue à ces gens autant d'intelligence et de vertu qu'à mes collègues et à moi-même !

Je ne nie pas cependant qu'il peut y avoir des motivations discutables, des maladroites, des injustes et cela, c'est un problème. Pour obvier à cet état de choses, je ne crois pas en un code de motivations approuvé par je ne sais qui, ou, en une Commission Disciplinaire *extra muros*. Sans possibilité d'aléatoire, on aboutirait aux mêmes résultats car le problème de l'étudiant ne serait pas pour autant solutionné. A mon avis, le problème des renvois est secondaire, il faut d'abord reviser nos conceptions de l'éducation et établir les besoins en personnel qualifié. Avec des moyens adéquats et une éducation qui correspondent aux aspirations vitales des jeunes de 1962, il y a certes possibilité de réduire au minimum le nombre de renvois de nos collègues.

II

Lignes de forces à utiliser

Le passage du pôle de l'enfance à celui de la maturité se fait à travers des lignes de forces que l'on pourrait désigner du nom des diverses qualités ou vertus. Ces lignes de cheminement, un collègue ne peut les choisir arbitrairement, pour cela il est toujours tributaire du milieu social d'où lui viennent ses élèves. Il est donc important pour des éducateurs de concevoir leur système d'éducation en relation avec ce qui se fait dans la famille et la société canadiennes-françaises. A ce propos, il est intéressant de noter que, du temps où la famille était rigidement structurée sur la verticale par l'autorité paternelle, on retrouvait dans la société la même réalité et, dans les collèges, l'éducation était axée sur la docilité et la vertu d'obéissance. Aujourd'hui, le malaise qu'éprouvent beaucoup d'étudiants à se conformer aux exigences disciplinaires, ne viendrait-il pas du fait qu'au collège on a conservé une structure à sens unique de haut en bas alors que l'Etat est devenu démocratique et que la famille a vu ses cadres s'assouplir au point, en certains cas, de disparaître ?

Tel est, me semble-t-il, le premier objet d'une réforme disciplinaire. Au lieu de créer un Etat-providence où tout est prévu, où l'étudiant n'a qu'à sagement accomplir ce qu'on lui demande pour atteindre à la formation, ne pourrait-on pas utiliser principalement les

lignes de forces de liberté et de responsabilité ? Après observation de quelques expériences glanées ici ou là, je puis affirmer que cela ne supprime pas les exigences, la docilité, l'obéissance, l'autorité ; tout au contraire, ces valeurs sont mieux reçues. De plus, comment pourrions-nous prétendre former des hommes responsables pour l'Eglise et la démocratie sans l'apprentissage de vraies responsabilités et sans une certaine latitude dans la liberté ? Notre immaturité civique ne se compose-t-elle pas mieux avec un certain autoritarisme et le sentiment de dépendance qu'avec le dialogue et le bon usage du libre arbitre ?

Cette liberté si chère n'est cependant pas à confondre avec les libertés ! Une réforme disciplinaire visant à donner une éducation d'homme libre ne consiste pas à ajouter de nouveaux tissus à une vieille pièce, i.e. à réajuster un vieux règlement. En ce cas, on aboutit à une impasse : les étudiants ayant gagné du terrain, n'en ont jamais assez, il leur apparaît illogique que telle faveur soit accordée et telle autre refusée, ils « butent » immanquablement sur le privilège refusé. Pour un système de liberté et de responsabilité, il faut partir à neuf, déterminer les quelques exigences qui serviront de cadres, graduer ces exigences selon l'âge et suivre les jeunes, non en « policiers », mais en adultes et en chrétiens.

Engagement ou éparpillement

Un autre point qui me semble devoir être revisé, c'est celui de la coordination des activités étudiantes. Les modifications aux programmes des études ont été faites pour intégrer toutes les connaissances nécessaires à un savoir contemporain. Il en résulte que, même à travers certaines « concentrations » ou cours optionnels, l'étudiant demeure polarisé par divers centres d'intérêt intellectuel. A cela s'ajoutent, pour l'élève, de pressantes invitations à s'intéresser à la marche de l'Eglise, aux renouvellements bibliques et liturgiques, aux problèmes du Tiers Monde, à la vie des arts, à développer son sens social dans les organisations d'étudiants, à participer aux activités de l'éducation physique.

Pour devenir un homme « mature », faut-il vraiment absorber toute cette alimentation ? Je crois, au contraire, que ces multiples sollicitations expliquent l'anorexie intellectuelle et la « facilité » de la plupart de nos étudiants. Cette suralimentation, ajoutée à la fébrilité de la vie contemporaine, empêche une véritable vie de l'esprit.

Il m'apparaît urgent que tous ceux qui ont charge d'inscrire des activités à l'horaire se rencontrent et établissent une planification des exigences de formation du chrétien contemporain. Pour ma part, j'insisterais beaucoup plus sur la part qualitative de ces exigences que sur leur aspect quantitatif. Ici encore, on doit laisser place à l'apprentissage de la liberté et à l'application de la hiérarchie des valeurs. L'humanisme réside davantage dans l'aptitude à la vie et à la contemplation que dans l'expérience de toutes les activités humaines. Je trouve important, en plus, qu'on respecte, dans le rythme de vie, le temps nécessaire à l'absorption, à la dégustation, à l'assimilation des réalités présentées à l'étudiant.

Un personnel qualifié

Un autre sujet sur lequel il est important de revenir, c'est celui d'un personnel éducateur en mesure d'assumer pleinement toutes les tâches à faire. Depuis quelques années, plusieurs collèges se sont donné des locaux et des services (bibliothèque, laboratoires), commandés par une éducation moderne. Cela est bien, mais relativement facile à obtenir car les améliorations sur le plan matériel se motivent d'elles-mêmes. S'il est vrai que nous nous préoccupons autant du problème du personnel que des locaux, le budget est là pour en témoigner, — il nous faut quand même avouer que nous sommes moins hardis pour bâtir une équipe de maîtres que pour édifier des collèges aux cadres d'avant-garde. Mon intention n'est pas d'accuser les autorités compétentes de ne pas fournir des professeurs en nombre suffisant ou en qualité satisfaisante. Tout au contraire, je soutiens que, depuis quelques années, il y eut pour cela une sérieuse préoccupation et que des sacrifices ont été faits pour hausser la qualité des corps professoraux. Je souhaiterais, cependant, un supplément d'audace pour réaliser, au plan du personnel, une preuve aussi splendide que celle de nos belles maisons. La pauvreté des moyens matériels est un handicap à l'éducation, la pénurie de maîtres véritables en est un plus grand.

Les maîtres de discipline

Puisqu'il est question, dans cet article, de réformes disciplinaires, je ne parlerai que des maîtres de comportement. A mon avis, le surveillant ou le maître de salle ou le maître de disci-

plaine (pourquoi craint-on de l'appeler « l'éducateur ») est un témoin et un maître de vie. Appelé par ses fonctions à être présent parmi les élèves, « l'éducateur » est, dans le milieu de vie des jeunes, le témoin de ce qu'est l'adulte. S'il est à la hauteur de sa mission, sa vie spirituelle, sa culture, son équilibre psychologique sont autant de témoignages vécus de ce qui est proposé à l'étudiant par les maîtres. Certes, les directeurs spirituels et les professeurs doivent jouer ce rôle mais « l'éducateur », lui, par nomination, a à le faire en vivant dans le groupe même des jeunes. Il y est aussi pour aider ces personnes à faire l'intégration de leur personnalité. La formation du caractère, l'acquisition des vertus humaines, le contrôle de l'émotivité, voilà autant de champs où « l'éducateur » exerce, à l'année longue, son rôle de maître de vie. Tout en étant appelé à « individuer » son travail d'éducation, il a aussi la responsabilité du groupe ; amitié, joie, santé sous toutes ses formes, paix, ordre sont les valeurs sur lesquelles il doit veiller. Pour qu'un tel travail se fasse, il faut qu'on mette à la surveillance des « hommes exceptionnellement doués », qu'ils soient en nombre suffisant, que leur responsabilité se limite à un groupe de « dimension humaine ». En plusieurs endroits, on a réparti les élèves en groupes selon l'âge psychologique, on a cassé le monobloc de la communauté, pour que chaque étudiant vive davantage à l'échelle humaine. L'expérience est à suivre et, si les résultats s'avèrent concluants, à généraliser.

Expertises

Parallèlement à ce problème de l'éducation du comportement, j'aimerais souligner que si, dans les collèges, on avait des spécialistes en psychologie, le nombre des renvois pourrait peut-être ne se chiffrer que par quelques unités. La vie moderne est ainsi faite que beaucoup de jeunes ne trouvent pas le conditionnement nécessaire à l'obtention d'un bon équilibre psychologique. Certains présentent même un déséquilibre qui nécessite des thérapies pour être solutionné. Que ce soit la famille, le milieu social, le collège qui ait causé le traumatisme, pour l'éducateur, le plus important n'est pas de distribuer les responsabilités, mais de pouvoir comprendre à temps ce qui se passe chez le jeune « qui est mauvaise tête » afin de pouvoir l'aider. Seuls des spécialistes en la matière peuvent découvrir la problématique de certains cas et nous con-

seiller l'action concrète pour éduquer. Il ne s'agit pas de remplacer les éducateurs par des psychologues, mais de confier à ceux-ci les cas complexes qui dépassent notre compétence. Ne pourrions-nous pas, d'ailleurs compter sur ces personnes pour nous éclairer lorsqu'un problème se présente à nous, ou de façon nouvelle, ou avec une acuité plus marquée, comme par exemple l'éducation du sentiment ; ce qui exigerait peut-être de nous, aujourd'hui, des attitudes différentes de celles qui ont prévalu dans le passé ?

Suggestions

Voilà plusieurs points de réforme disciplinaire qui m'apparaissent cruciaux. A ma connaissance, plusieurs personnes ont déjà longuement discuté de ces questions, sans que pour autant une doctrine claire et définitive couronne leur travail de réflexion. Tous ensemble, nous cherchons la lumière et devons exprimer ce qui nous apparaît comme éléments de solution. C'est pourquoi, sans me reconnaître d'autorité en la matière, je me permets de faire quelques suggestions.

Concevoir l'idéal

En premier lieu, je trouve qu'il serait important, avant toute discussion d'un point concret, d'établir clairement une philosophie de l'éducation du chrétien contemporain. J'entends par-là définir quel type d'homme le jeune étudiant doit devenir pour s'inscrire dans l'Eglise et l'Etat comme un être épanoui et responsable. Une Eglise missionnaire, un Etat démocratique postulent de leurs membres des qualités précises qui doivent être les traits fondamentaux de l'homme d'aujourd'hui. Quels sont ces traits ? Aux théologiens et aux spécialistes des sciences humaines de les proposer. J'aimerais voir aussi, dans cette même philosophie, un chapitre où, d'une part, on insisterait autant sur les droits de l'étudiant que sur ses devoirs, et où, d'autre part, on trouverait affirmés les devoirs et les droits des éducateurs.

Un institut de recherche

Il n'est pas suffisant de connaître très bien le terme de l'éducation, il faut aussi savoir par quelles voies on peut y arriver. Je propose donc qu'il y ait création d'un Institut de recherches en éducation. Ce centre pourrait accomplir un double rôle : 1) proposer

des expériences pédagogiques, aider à les mettre en œuvre, les suivre de près, et surtout, faire de leurs résultats une critique scientifique ; 2) alimenter, des résultats de leurs recherches, les professeurs des écoles de pédagogie. Trop souvent, hélas ! il ne reste rien des expériences qui sont faites dans les différentes maisons. Avant même qu'on ait épuisé les possibilités d'une formule, on s'engage dans une nouvelle expérience ; ou encore, on ne fait jamais d'autocritique de la démarche pédagogique entreprise. Comme c'est le cas pour les autres disciplines, il faudrait que notre pédagogie soit scientifique.

Planisme

Pour en arriver à une véritable politique de grandeur en éducation, il faut, à mon avis, coaliser toutes les forces. Comment travailler à une orientation sérieuse des étudiants, comment établir des programmes d'études valables, si des économistes n'ont pas, au préalable, établi quels seront, dans dix ans, vingt ans, 1) les besoins en hommes dont les activités primaires (agriculture), secondaires (industrie), tertiaires (administration, professions, etc.) et 2) les sommes nécessaires au financement de l'éducation ? De même, notre pédagogie appliquée ne gagnerait-elle pas en efficacité si elle était basée sur les données de la psychologie et de la sociologie ? Enfin, n'y aurait-il pas lieu de faire entrer des parents dans les cadres institutionnels de nos maisons, v.g. au conseil d'administration ou au comité pédagogique ? Leur présence serait de nature à poser des exigences tant aux parents qu'aux éducateurs et pourrait être un moyen concret de collaboration.

Bernard Hubert, ptre

ABONNEMENT ÉTUDIANT

Prix spécial pour les étudiants, à partir de novembre, 6 mois : \$2.00, un an : \$3.50.

Inscrire nom et adresse du collège, ainsi que l'année de cours.

DIAGNOSTIC EN VRAC

Maintenant

— apprend avec plaisir que le collège SAINT-DENIS prendra bientôt possession de ses nouveaux locaux, et souhaite longue et heureuse carrière à cette institution laïque. A ceux d'extrême-droite qui grincerait des dents nous demandons : où la charité a-t-elle été la plus active ? Dans les institutions cléricales, qui ont claqué et fermé des portes, confortablement assises sur leurs sacro-saints règlements ? Chez les laïques, qui ont cherché au moins à sauver des vies ?

— félicite le maquettiste de *La Presse* — qui est aussi le sien — du prix d'excellence « Typographie '62 » obtenu au concours organisé par la *Society of Typographic Designers* et la *Compagnie de papier Rolland*. Revue trop modeste, *Maintenant* n'a pas osé prendre part au concours.

— préférerait que la religion informe et inspire à ce point nos politiciens, qu'ils n'éprouvent même pas le besoin d'utiliser la religion comme instrument de leur propagande électorale : que ce soit pour louer et bénir nos *saintes traditions*, ou pour juger de la *culpabilité morale* de ceux qui accusent leurs adversaires d'être opposés à la religion.

— appuie *Cité libre* contre les dernières attaques de la V.V.V. Etonnant qu'on se donne la peine de foncer sur un adversaire supposé *croulant* (cf. *La Fontaine, Le lion devenu vieux*) et même mort. « Qui fait la Vérité vient à la Lumière » : la place publique n'est-elle pas, dans les questions d'intérêt public le meilleur antiseptique des idées fausses ou simplistes ? Le sang-froid et les tactiques de défense de *Cité libre* font un contraste étrange avec le ton Vieux-Vénéneux et Visionnaire de Via Veritas et Vita.

— a été vivement ému du geste posé par le Consistoire de l'Eglise Unie (Montréal) qui a adopté à l'unanimité la résolution proposée par le Rév. JACQUES BEAUDON et secondée par le Rév. Dr C. M. MADSWORTH (église unie de Montréal-Ouest), demandant à toutes les paroisses relevant de ce Consistoire de prier pour le succès du Concile Vatican II.

— rappelle à propos du système de ségrégation de nos voisins du Sud, qu'avant de voir la paille dans l'œil des autres... Beaucoup d'étrangers, professeurs et élèves, ayant séjourné à l'Université de Montréal, en particulier, ont signalé avec délicatesse mais... vérité aussi que l'accueil leur avait paru exceptionnellement froid. Des Canadiens qui ont fréquenté McGill, l'Université de Toronto, de Chicago, reconnaissent que leur problème de leur adaptation avait été infiniment plus facile en ces endroits qu'à Montréal. Enfin des Noirs d'expression française ont prétendu avoir plus souffert de la ségrégation à Montréal et au Canada que partout ailleurs. Avant de protester, peut-être ferions-nous bien de les écouter ?

— s'excuse de ne pas recourir, pour sa propagande, aux moyens ordinaires : sollicitations auprès des Curés, utilisation de la Visite Paroissiale, appui de lettres épiscopales, indulgences et promesses de guérison... Terrain trop encombré.

— a suivi avec intérêt les débats politiques, où tant de sympathisants travaillent pour *Maintenant* : v.g. « MAINTENANT ou jamais ! » (Parti libéral) ; « Le peuple veut SAVOIR » — et donc lit *Maintenant* ! (Union nationale) ; « Vous n'avez rien à perdre » — pour les indécis ! (Crédit Social).

— félicite les prêtres et étudiants des Universités du Québec et d'Ottawa qui ont fait la *Montée à Saint-Benoît*.

— se réjouit en même temps de voir les journaux étudiants mener leurs enquêtes et comptes rendus d'un manière plus positive et plus objective ; tout en regrettant que le *Quartier Latin* de l'Université de Montréal ait laissé imprimer quelques « grosses farces bé-bêtes », sur les clercs et les nonnes (*A qui de droit* : chers Petits, vous voulez être à la page ? changez de page !)

— signale à l'attention les vues pratiques et la théologie avertie de Mme MARTHE HENRIPIN, cf. *Paroisse et catéchisme, dans Communauté chrétienne* no 5.

— félicite les étudiants dominicains du monastère Saint-Albert-le-Grand, qui ont réuni les jeunes clercs de Montréal, tant séculiers que réguliers pour s'entretenir du Concile. Les préoccupations du jeune clergé sont à l'unité et à l'esprit d'équipe.

— informe ses lecteurs que des protestations sont venues à la suite de déclarations de quelques-uns de ses rédacteurs : 1) Des membres d'un Tiers-Ordre n'acceptent pas à la légère qu'on tienne leur mouvement pour dépassé à l'heure du Concile (cf. *La Presse*, 29 septembre, *Qu'attendez-vous du Concile ?* témoignage du Père Bradet, O. P.). *Maintenant* promet d'apporter les nuances que ne permet pas un communiqué aux journaux. 2) La presse de Québec a souligné fortement le compte rendu d'une conférence du Directeur devant le *Syndicat des instituteurs et institutrices de Québec*, surtout le passage où il était dit que « le fait ecclésiastique occupe trop de place dans les manchettes » et surtout « une place qui serait mieux employée à combler le vide de la pensée religieuse proprement dite ». 3) Enfin le Père Robillard, O. P., a été invité à défendre ses vues sur les *Réformes disciplinaires* (*Maintenant*, sept. '62) devant les Directeurs et Directrices de nos maisons d'enseignement, relevant de la Fédération des Collèges classiques, à la Maison Montmorency, le 22 octobre.



À BÂTONS ROMPUS

Feu le Commonwealth

Le Premier Ministre du Canada s'est fait, à Londres, le porte-parole des adversaires du Marché Commun. S'il n'a pas réussi à faire de l'Angleterre une colonie canadienne, du moins aura-t-il contribué à donner quelques bons atouts à Monsieur MacMillan pour ses négociations avec les Six. *Mac* pourra leur lancer à la figure le beurre néo-zélandais, le blé australien, le fromage canadien et autres rejets du tarif préférentiel ; aussi n'était-il sans doute pas fâché de toutes ces sorties.

Quant à *Dief*, ces touchantes preuves de fidélité envers la Couronne et le fromage ne pourraient sûrement pas lui nuire advenant de nouvelles élections. Au fond, tout le monde y trouve son compte, sauf le Commonwealth.

Au pays des vins et des partis

Les Français préféreront-ils leur Président au Parlement ? Oui et non ; la France est le pays des nuances. Les observateurs pensent que de Gaulle obtiendra l'appui qu'il désire au référendum, tandis que l'U.N.R. pourrait bien subir un sérieux recul aux élections. Quoi qu'il en soit, les partis opposés à la « dictature », c'est-à-dire, somme toute, la gauche, le centre et la droite — la France est aussi le pays des paradoxes — auront sans doute l'occasion de prendre leur petite revanche sur le Général avant longtemps.

En effet, pourquoi l'Assemblée, comme l'a suggéré le Professeur Duverger, ne s'attacherait-elle pas à l'instauration d'un véritable régime présidentiel basé sur la séparation et l'équilibre des pouvoirs ? Le Président y perdrait quelques plumes, son droit de dissolution et les pleins pouvoirs de l'article 16. Maintenant que l'hypothèque algérienne est levée, ces présages ne sont pas de mauvais augure. Peut-être de Gaulle a-t-il même prévu, voire même voulu, cette évolution...

De toute façon, un changement de régime ou d'hommes ne modifierait pas sensiblement la politique étrangère française. Les seules innovations du gouvernement gaulliste auront été, jusqu'ici, la force de frappe, la décolonisation et l'attitude cavalière à l'égard de l'O.N.U. Encore cette dernière tient-elle plus au style du Président qu'à une orientation profonde de sa politique. La nécessité de décoloniser était admise par la classe politique de la IV^e République, mais elle n'eut pas le courage d'en assumer la responsabilité ; il fallait cette tête dure du Général pour faire la politique de la gauche avec les hommes de la droite et amener le peuple français à se rendre compte de l'échéance historique à laquelle il faisait face. Quant à l'usine atomique de Pierrelatte, elle se situe dans la ligne de la politique de puissance du Président et s'explique par sa volonté de voir l'Europe jouer le rôle d'arbitre autonome entre l'Est et l'Ouest. Un retour à la IV^e ne pourrait sans doute pas modifier cette impulsion.

Pour le reste, qu'il s'agisse de l'Europe ou de l'Alliance Atlantique, de Gaulle a repris, en les atténuant quelque peu, les thèmes et les ambitions des hommes de la IV^e. Son voyage en Allemagne est beaucoup plus un triomphe pour ses prédécesseurs que pour lui-même, tant il est vrai que les personnages ne sont historiques que dans la mesure où ils ont le sens de l'histoire.

L'Algérie se tourne vers l'extérieur...

Ahmed ben Bella, qui ne sait plus que faire de ses fellaghas, les enverra-t-il combattre Israël aux côtés du Grand Frère Nasser ? Il y a quelques mois, au moment de l'indépendance, on avait annoncé que le F.L.N. serait disposé à envoyer 100 000 soldats combattre au Proche-Orient. Ben Bella lui-même s'empressa de démentir la nouvelle et fit savoir qu'il s'agissait d'une provocation de l'Agence d'Information égyptienne.

Pourquoi alors rallumer la mèche en exigeant, lors de son premier discours à l'O.N.U., le rapatriement des Arabes palestiniens ?

Le monde est plein d'injustices et l'Algérie ne manquera pas de torts à redresser, si telle est sa vocation. Aux dernières nouvelles, il était question d'expédier les fellaghas en Angola ; pourquoi pas au Congo, puisque tout le monde s'y est donné rendez-vous ? Heureusement pour les Etats-Unis, ben Bella a laissé entendre qu'il n'avait pas l'intention de se mêler de l'affaire cubaine.

L'Algérie, qui profite déjà de l'unité du Pouvoir que lui a donnée son Premier Ministre, a droit à ce que ses dirigeants lui consacrent le plus clair de leur attention et de leur compétence.

Grand Guignol ou Grand Modérateur ?

Il faut avouer que les Cubains ont été prompts à comprendre les avantages qu'ils pouvaient tirer de la nouvelle Assemblée générale de l'O.N.U. Le Président Dorticos voudrait qu'elle condamne les Etats-Unis comme agresseurs, car le blocus maritime indirect que ceux-ci cherchent à établir autour de l'île serait, selon lui, une forme d'agression. Or, l'agression, sur la définition de laquelle les Etats n'ont jamais pu s'entendre, est une scélératesse qui relève en premier lieu du Conseil de Sécurité, de même que les sanctions qui doivent normalement en découler. La désignation de l'agresseur demeure un acte politique qu'il n'appartient pas à l'Assemblée de poser. C'est seulement dans le cas où le Conseil est paralysé par le veto qu'elle s'est arrogé le pouvoir d'intervenir, depuis la fameuse résolution *Union pour le maintien de la Paix* de 1950. Même alors, elle ne peut faire que des « recommandations » à ses membres, ce qui portait un malin à se demander si l'Union pour la paix ne risquait pas d'entraîner la division pour la guerre. D'ailleurs, l'Assemblée

sait le danger des gros mots, puisqu'elle a toujours évité de désigner explicitement l'agresseur, se contentant d'invoquer une « rupture de la paix ».

Qu'espère donc le camarade Dorticos ? Tout au plus une recommandation qui engagerait les protagonistes à une plus grande souplesse ou, but plus réaliste, une pression discrète de la majorité des Membres sur la délégation américaine.

Le nouveau rôle de l'Assemblée comme modérateur de puissance est

ainsi mis en relief. La majorité, composée désormais de petits ou moyens Etats qui échappent à l'emprise directe des Grands, peut se permettre de jouer les conciliateurs. Du reste, ce rôle semble plaire énormément à certaines personnalités du tiers monde, ce qui ne les empêche pas d'ailleurs de faire la politique de leurs intérêts et d'écarter hautement l'intervention de l'Assemblée dans leurs propres petites affaires.

Il s'agit là d'une évolution capitale, encore qu'il convienne de ne pas sures-

timer l'importance du seul nombre. Dans l'état actuel de la société internationale, il n'est pas possible au tiers monde d'imposer son arbitrage ou de condamner une grande Puissance sans l'appui du Bloc opposé ; on voit comment cela pourrait dégénérer en Grand Guignol. Le rôle modérateur de l'Assemblée n'en constitue pas moins un progrès qui, à lui seul, suffirait à justifier l'existence de l'O.N.U.

Jacques-Yvan Morin



LES IMPOSTEURS DANS LA MAISON

Dans le style incisif qu'on lui connaît Gérard Pelletier a dénoncé dans le dernier éditorial de *Cité libre* l'imposture des Ligues. Fondées à l'origine pour exalter la gloire du Sacré-Cœur, les Ligues ont dévié à un tel point de leur but premier qu'elles utilisent leur puissance de pression à des fins temporelles sans tenir le moindre compte de l'opinion de leurs membres. Ce genre de fausse représentation discrédite et vicie sérieusement le mouvement. A moins d'une réforme en profondeur on n'envisage guère qu'une issue : la disparition pure et simple des Ligues. Ce ne serait pas la première fois que l'Eglise modifie ses techniques d'apostolat, qui ne sont que des moyens contingents de diffuser efficacement son message éternel.

Ce qui intéresse le chrétien de 1962, c'est moins la définition de nouveaux dogmes que l'adaptation de l'Eglise aux exigences de l'heure. Or c'est un fait que parmi les diverses incarnations de la présence ecclésiale certains groupes représentent une défiguration inquiétante, voire une caricature du vrai visage de l'Eglise. Les Ligues notamment offrent un masque bien grimaçant alors

qu'on devrait se tourner vers la sérénité qu'exige le pluralisme. Elles ont une assurance insolente à se donner comme les interprètes infaillibles de la vérité et cette détestable manie de présenter « leur vérité » comme la Vérité de l'Eglise. Le vent de réforme qui a soufflé récemment sur un groupe jusque-là passablement en porte à faux face aux besoins du siècle, les Dames de Sainte-Anne, ne semble pas hélas ! avoir suscité beaucoup d'émulation dans les cénacles des Ligues.

Parmi toutes les espérances que fait naître le concile les perspectives œcuméniques sont chères à beaucoup et occupent certes une place importante. C'est justement dans cet esprit que le dernier numéro de *Maintenant* s'est efforcé de favoriser un échange entre diverses familles chrétiennes. Cependant, si l'on espère un rapprochement avec nos frères séparés il serait sans doute opportun d'opérer dans notre propre maison les rectifications qui s'imposent. Quel attrait peut bien offrir une église qui tolérerait dans ses rangs l'imposture ?

Si l'on regarde les mouvements qui sollicitent notre participation à l'action

de l'Eglise — et Dieu merci il y en a pour tous les goûts, on peut difficilement avoir la tentation de faire partie des Ligues : leurs procédés autocratiques et militaires répugnent. On ne sollicite pas notre avis et l'on nous embrigade de force : la manœuvre est proprement intolérable. Au surplus n'est-il pas permis d'estimer que d'autres mouvements qui réclament notre attention représentent des incarnations beaucoup plus proches de l'idéal évangélique ? C'est ainsi que les groupes d'action catholique autorisent les plus grandes espérances. La J.O.C. et la J.E.C. continuent de donner des hommes de valeur à nos élites, tout en se gardant bien de se livrer à cette imposture qui consiste à parler au nom de toute la chrétienté. Les conférences de Saint-Vincent-de-Paul soulagent bien des misères humaines et ne se mêlent pas de prendre parti en notre nom contre l'école neutre. Les tiers ordres laissent à leurs membres une marge généreuse de liberté face aux engagements temporels. Et que dire des mouvements de foyers qui redonnent à tant de tièdes la ferveur qui les poussera à l'action temporelle.

Si l'on attache vraiment du prix au climat de fraternité qui se développe jalousement au sein de l'Eglise, le respect entre chrétiens, nous devons entretenir de la diversité. Un des moyens les plus efficaces de faire avancer l'Unité est assurément de réformer d'urgence (ou de dissoudre) toutes les formes archaïques et périmées de la présence chrétienne. En ce sens la démonstration du rédacteur en chef de *Cité libre* était opportune. Il est vrai qu'avant lui le Cardinal avait fustigé avec virulence les « sacristains ». Mais il fait bon de voir un laïc éminent réclamer à son tour le redressement. Parmi les facteurs qui expliquent la désaffection de beaucoup de chrétiens face à l'Eglise, le maintien de structures auto-cratiques et surannées compte pour beaucoup. On serait en droit d'attendre que l'Eglise canadienne — qui participe activement au renouveau imprimé par le concile — revise certaines de ses structures. Le message récent des évêques insistait sur la socialisation et celle-ci ne saurait se faire sans une très large démocratisation. Une forme d'action comme les Ligues — négation même du progrès et de la liberté — freine dangereusement l'essor des laïcs qui se voient conscris à leur corps défendant pour des combats d'arrière-garde. Mais on peut espérer que cette anomalie prendra bientôt fin, car le nombre des laïcs augmente qui refusent d'être conduits comme des moutons de Panurge. Ils exigent des formes d'apostolat loyales, plus démocratiques et mieux accordées au temps présent, et ne toléreront plus longtemps des imposteurs dans la maison.

Pierre Saucier

... Je profite de l'occasion, également, pour vous mettre en garde contre une certaine littérature qui présente des qualités d'orthodoxie, mais qui a toujours inquiété l'Episcopat français. Comme directive personnelle dans le diocèse, je vous mets en garde contre toute infiltration de cet esprit, qu'il soit répandu par des livres, des journaux ou des promoteurs de ce mouvement. Nos braves gens n'ont pas assez de formation religieuse pour trouver la vérité en lisant uniquement des Encycliques des Papes ou des documents pontificaux sortis de leur contexte historique.

(Cardinal Paul-Emile Léger,
La semaine religieuse de Montréal,
25 septembre 1962) — P. 782

La radio-télévision

Du format de poche au format géant et des opinions de Glenn Gould

L'émission d'un quart d'heure, que ce soit à la radio ou à la télévision, est loin d'être une nouveauté à Radio-Canada. Mais d'où vient que soudain — est-ce simple coïncidence ou effort de renouvellement qui déjà porte fruit ? — trois émissions de ce genre nous accrochent, retiennent notre attention. Il s'agit d'*Eloge du repos*, qu'animait Gérard Pelletier, de *Souvenirs*, confié à Eloi de Grandmont, et enfin, à la télévision, du quart d'heure *Vous êtes reporter*, avec le concours de Jacques Languirand. L'horaire d'automne a fait disparaître ces trois émissions. Mais il vaut la peine de s'y arrêter car il semble qu'on a trouvé là une formule intéressante qu'on pourrait reprendre à la radio comme à la télévision. Les raisons du succès de ces émissions ? Il y en a deux. D'abord la présence d'animateurs intelligents, efficaces, discrets — et cette dernière qualité n'est certes pas la moindre dans un monde où foisonnent les « m'as-tu vu » et les prime donne.

Chez un Gérard Pelletier, la discrétion va de soi : un animateur aussi sûr de ses moyens et aussi équilibré que lui ne sent pas le besoin de rivaliser de brio avec son interlocuteur. Il s'efface et laisse son invité prendre la vedette. Mais ce qui a plus d'importance ici c'est que Pelletier possède à un haut degré ce sens de la question essentielle qui aide l'interlocuteur et l'amène à exprimer le fond de sa pensée. L'animateur ne sollicite un détail que si celui-ci ajoute une dimension concrète à un propos par trop détaché du réel ou de l'immédiat. Il faut ajouter tout de suite qu'à cet *Eloge du repos*, les interviewés avaient quelque chose à dire, qu'ils voulaient le dire et enfin qu'ils savaient le dire. C'est peut-être par-là que l'émission était en quelque sorte exemplaire. Je soupçonne que cette émission n'était pas improvisée à la dernière minute, mais préparée avec soin, du moins dans ses grandes lignes.

Quant à Eloi de Grandmont, qui a présidé à l'évocation en plusieurs chapitres des *Souvenirs* de Marcel Valois

et de Jean Béraud, il fut lui aussi d'une remarquable efficacité. Un rôle volontairement réduit au minimum, mais rempli de façon impeccable. Interventions toujours très brèves et uniques pour favoriser le déroulement heureux de l'entretien, pour lancer l'interlocuteur sur une nouvelle piste, lui demander une précision. Il faut bien sûr éviter qu'un entretien se change en monologue, mais rien n'est plus agaçant qu'un animateur qui intervient à tout propos, empêche l'invité de s'exprimer de façon complète... sous le prétexte fallacieux de « faire plus naturel, plus conversation ».

La vérité des êtres

Vous êtes reporter — c'est le public qui se fait ici reporter — était souvent un des bons moments de la semaine à la télévision durant l'été. Du très bon Languirand. Et comme la télévision nous révèle la vérité d'un être ! Qu'on pense à cette émission où Marcel Dubé est venu nous entretenir de son œuvre avec une sérénité qui était presque du détachement. Auteur dramatique lancé, il ne craint pourtant pas de dire très simplement qu'il a révisé ses opinions sur la langue que doit employer un auteur de pièces réalistes comme les siennes ; il n'hésite pas à nous entretenir de ses combats avec la phrase, de l'apprentissage qu'il fait d'un nouveau métier : celui de romancier... Ce n'est certes pas de ce Marcel Dubé si profondément sincère qu'on pourra jamais dire qu'il se prend pour un autre. Pourtant si d'autres avaient eu autant de succès...

Il serait heureux qu'on s'inspire de ces trois émissions pour pousser ce genre — l'émission format de poche — à une espèce de perfection-choc. On y parviendra à deux conditions essentielles : des animateurs comme ceux qu'on vient de nommer, des invités qui ont quelque chose à dire et qui consentent à se livrer à fond, sans ces réticences ridicules qui caractérisent parfois les interviews.



La Fédération de Québec des Unions régionales des Caisses populaires Desjardins

- 10 Unions régionales
- 1 250 Caisses populaires
- 1 300 000 Sociétaires

Etes-vous l'un de ces sociétaires?

Hommage de la

COMPAGNIE QUEBEC POWER

399 est, rue SAINT-JOSEPH

QUÉBEC, P. Q.

L'ASSURANCE-VIE ADAPTÉE À CHAQUE CAS PARTICULIER

Les besoins d'assurance-vie varient d'une personne à l'autre et d'une entreprise à l'autre. Seul un plan adapté à votre cas particulier peut vous protéger adéquatement. Ce plan, quel qu'il soit, L'INDUSTRIELLE vous l'offre par l'intermédiaire de représentants professionnels bien informés.

L'INDUSTRIELLE COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

Tél. : 522-1221

CANADIAN IMPORT LIMITED

CHARBON — HUILE À CHAUFFAGE

83, DALHOUSIE

QUÉBEC, P. Q.



BOURSES DE PERFECTIONNEMENT

Le gouvernement de la province de Québec offre, par l'intermédiaire du ministère de la Jeunesse, des bourses destinées aux détenteurs d'un diplôme d'une université ou d'une école de formation artistique, scientifique ou technique, qui ambitionnent de parfaire leurs connaissances dans la province, au pays ou à l'étranger et qui ont besoin d'aide financière.

L'octroi des bourses est fait sans distinction de langue, de sexe ou de religion, mais le candidat doit résider dans la province de Québec depuis au moins un an.

« QUI S'INSTRUIT... S'ENRICHIT »

Joseph-L. Pagé,
sous-ministre

Paul Gérin-Lajoie,
ministre

Gustave Poisson,
sous-ministre associé



J. ARTHUR MAROIS T.P.

Expert évaluateur

SPÉCIALISTE EN EXPROPRIATION

333 est, rue Craig
Chambre 407
Montréal 18

UN. 1-8215

Mongeau Robert

Cie Ltée

Huile à chauffage

Service

24 heures par jour

1600 est, rue Marie-Anne

LA. 1-2131

LIVRAISON AUTOMATIQUE

PAUL GUILBAULT, INC.

910, rue SAINT-THERÈSE, QUEBEC

METRO INDUSTRIES CO. LTD.

Plomberie — chauffage — électricité — ventilation

LA BOULANGERIE SIMARD

2957, boul. SAINT-ANNE, GIFFARD

LA BANQUE D'ECONOMIE DE QUEBEC

1161, rue SAINT-JEAN, QUEBEC

SAILLANT, ENR.

878, SAINT-AUGUSTIN, QUEBEC

LES PHARMACIES SOUCY

522-1235 — 529-6849 Bureau-chef: 999, Av. CARTIER, QUEBEC

J.-E. SAMSON, INC.

Manufacturier de chaussures
281 est, SAINT-VALLIER, QUEBEC

**MAISON PROVINCIALE DES RELIGIEUX
DE ST-VINCENT DE PAUL**

30, CHEMIN SAINTE-FOY, QUEBEC

Hommages de

LES PREVOYANTS DU CANADA

955, CHEMIN SAINT-LOUIS, QUEBEC

MARANDA & LABRECQUE LTEE

Apprêteurs et teinturiers de fourrures

Tél.: 524-4649 180, avenue RENAUD, QUEBEC

MATERIO, INC.

Bois brut et préparé

Tél.: 623-9871 355, rue DUPUY, QUEBEC

GAUTHIER LIMITEE

Peintures — tapisseries — glaces polies

Tél.: 524-4625 272 est, SAINT-JOSEPH, QUEBEC

DON D'UN AMI

contrat no 1154

BRUNO BOEZIO

Fabrication de meubles « PROVINCIAL » et MODERNES

Tél.: 529-3933 560, rue BELLEAU, QUEBEC

J.-A. ROY — STATION SAINT-ROCH, ENR.

Distributeur des pneus Dominion et Irving

Tél.: 522-2477 — 522-2478 825 est, boul. CHAREST, QUEBEC

WEBSTER & SONS LIMITED

Matériaux de construction — Brique — Isolation — Toiture

Tél.: 525-8178 205, DE LA COURONNE, QUEBEC

CHOUNARD LETARTE AUTOMOBILES, INC.

Dodge — Chrysler — Valiant — Camions Dodge

Tél.: 681-4687 150, boul. SAINT-SACREMENT, QUEBEC

BOUTET & FILS, ENR.

Réparation — débossage — soudure et peinture — Estimé fourni gratuit

Tél.: 523-3370 264, rue CARON, QUEBEC

GRONDINES & FRERES, INC.

Entrepreneur général

Tél.: 623-7216 — 623-2323 7425, Place Martin, CHARLESBOURG, QUEBEC

LES ACCESSOIRES DE CUISINE LIMITEE

Distributeurs exclusifs de LEO T. JULIEN, INC.

Tél.: 683-3618 — Centre Industriel No 5 — 1175, GOUIN, QUEBEC

LA GALERIE DU MEUBLE, INC.

1, rue COURCELETTE, QUEBEC

CENTRE SERVICE TECHNIQUE DE QUEBEC

Télévision — Stéréo — Hi-Fi

Tél.: 529-4189 446 ouest, SAINT-VALLIER, QUEBEC

PARADIS MUSICAL SHERMAN

Le plus grand choix de disques à Québec

Tél.: 523-3475 813 est, SAINT-JOSEPH, QUEBEC

LA CIE HUBERT MOISAN

Résidence funéraire moderne — Terrain de stationnement

Tél.: 524-2473 35 est, GRANDE-ALLEE, QUEBEC

Hommage du

RESTAURANT MARINO

33, DAUPHINE, QUEBEC

MICHAUD & SIMARD, INC.

Entrepreneurs généraux

Tél.: 681-3571 575 ouest, ARAGO, QUEBEC

FRADET AUTOMOBILES, ENR.

Garage: 225, Franklin, Québec — Tél.: 523-2828

Tél.: 681-8281-2-3 — Vente, Achat — 105, boul. HAMEL, QUEBEC

GUS ST-LAURENT

Epicier-Licencié

Tél.: 523-4741 77, SAULT-AU-MATELOT, QUEBEC

HERVE HOUE LTEE

Entrepreneurs en plomberie, chauffage, électricité

Tél.: 681-6264 1535, rue GARNIER, QUEBEC

Compliments de

AUTOBUS LEMELIN LTEE

101 est, rue ARAGO, QUEBEC

LAPORTE AUTOMOBILES LTEE

Paul E. Bourré, directeur des ventes

Tél.: 529-4561 250-254 est, boul. CHAREST, QUEBEC

MARCEL BERTRAND, ENR.

Représentant de Casavant & Frères Ltée — Accordeurs d'orgues

Tél.: 623-7406 6545, 1ère avenue, CHARLESBOURG, QUEBEC

GERMAIN LEPINE LTEE

715 est, rue SAINT-VALLIER, CARRE LEPINE, QUEBEC

Tél.: 529-8918

330, SAINT-ROCH, QUEBEC

ANTONIO BARRETTE

Entrepreneur général en ciment

Tél.: 523-7014 183, CHEVRIERE, QUEBEC

Une prochaine fois, il faudra parler des émissions de format géant : les rencontres d'une heure, genre qui nous a déjà valu la confrontation Caouette-Marchand.

De quoi demain sera-t-il fait ?

« Je doute que la salle de concert soit aussi populaire dans cent ans qu'aujourd'hui... La salle de concert sera remplacée par le disque et la télévision ».

C'est là l'opinion de Glenn Gould. Et comment ne pas la partager dans une large mesure ! Ce concert Mozart d'une heure et demie qu'a présenté Radio-Canada à la télévision, au début d'octobre, avec Josef Krips, les Simoneau, le pianiste américain Frager, où donc aurions-nous pu l'entendre dans de meilleures conditions ? Poussons plus loin que Gould : le théâtre et le cinéma à domicile — surtout quand on aura doté nos appareils d'un écran de meilleures dimensions — ne sont-ils pas destinés à remplacer, en grande partie du moins, le théâtre et le cinéma en ville ? On est un peu tenté de le croire après avoir vu cette œuvre de Pirandello, *Comme tu me veux*, présentée à la télévision avec une perfection, et surtout une dimension dont le théâtre dans une salle me semble bien incapable.

Que la salle de concert devienne moins populaire, cela me paraît fatal. Qu'elle soit remplacée par le disque et la télévision, c'est moins sûr. En tout cas, ce n'est pas pour demain. Combien d'amateurs affirment que dans une salle, que ce soit pour un concert ou un spectacle, il y a une chaleur, une communion de sentiments qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Combien d'autres prétendent que la présence « réelle » de l'artiste établit un climat qu'il est impossible de créer à la télévision. Et puis, aller au concert, au théâtre, au cinéma, c'est une forme de repos, d'évasion. Plus profondément, c'est peut-être aussi une forme de civilisation. Mais ce à quoi il faut s'attendre et de façon certaine c'est à une nouvelle articulation des divers éléments de la vie culturelle. Allons-nous vers une forme de vie plus individuelle, plus intérieure aussi ? L'éclatement des villes, la vie en banlieue ne finiront-ils pas par modifier profondément les habitudes d'une importante fraction des collectivités ? Sans doute, on continuera à sortir de chez soi, mais on exigera que cela en vaille le coup !

Jean-Paul Vanasse

Bungalows et syndicats de boutique

Qui ne rêve aujourd'hui d'avoir son petit bungalow, son split-level avec tapis vert haie à haie, avec son écran protecteur d'ormes chinois contre les indiscretions des voisins et le phénomène de la socialisation ?

Alors, pourquoi n'avoir pas aussi son syndicat bien à soi, sa petite association indépendante où l'on n'a pas, comme dans les maisons d'appartements de la F.T.Q. et de la C.S.N., à entendre des vociférations de Jean Marchand contre le Crédit social ou les appels stridents de Roger Provost en faveur du N.P.D. ?

Et, en effet, pourquoi pas ? L'atmosphère est à ça. Sans aller jusqu'au séparatisme, le premier ministre Jean Lesage semble disposé à bousculer légèrement le capital étranger pour bien asseoir la bourgeoisie canadienne-française au pouvoir. Le ministre des Richesses naturelles, M. René Lévesque, aurait l'intention d'imposer le « check-off » (retenue à la source des cotisations syndicales dans les mines), afin de libérer les métallos du Québec du joug des travailleurs américains, et... de les rendre en même temps dépendants de son gouvernement bourgeois.

Rendre les Canadiens français « maîtres chez eux », tel était le slogan électoral des libéraux. Mais quand un gouvernement, — et surtout son ministre du Travail, M. René Hamel, — est prêt à reconnaître officiellement le syndicalisme de boutique, notamment à la Gaspé Copper Mines, de Murdochville, et dans le commerce de l'alimentation, à Montréal, on se demande qui va être maître de qui.

Avec ces fameuses « associations indépendantes », qui sont indépendantes de tout, sauf de l'employeur, ce sont en effet les patrons qui sont « maîtres chez eux ». Quoi qu'un vain peuple intellectuel puisse penser, les travailleurs sont plus libres sous la « domination » du syndicalisme américain, du Congrès du travail du Canada ou de la C.S.N., qu'ils ne le sont lorsqu'ils doivent compter sur le bon vouloir d'un bon patron ou sur la collaboration des autorités gouvernementales ou d'élites locales.

Les fidèles lecteurs de « Maintenant », qui, espérons-le, lisent quand même « La Presse », histoire de se tenir au courant, auront sans doute eu la ré-

vélotion de cet état de choses, récemment, à la lecture d'une information selon laquelle des employés de la compagnie de téléphone Bell songeaient à former un vrai syndicat.

Habitués à déchiffrer des textes beaucoup plus difficiles, ils auront sans doute établi d'eux-mêmes le lien qui s'impose entre le fait que cet employeur qui a déjà payé les meilleurs salaires au Canada est maintenant tombé au 24^e rang à cet égard, et le fait que la compagnie paie elle-même des salaires annuels de \$10 000 aux six membres du comité central de négociation.

Voilà, renfermée dans une coquille de noix, comme disent les Anglais, toute la réalité de ces associations indépendantes dont les cotisations ne prennent pas le chemin de Pittsburgh, de Washington, d'Ottawa, de Québec ou de Montréal. Et voilà pourquoi votre chef « syndical », qui ne suce pas le sang des travailleurs ni ne leur impose sa dictature, est muet...

Il faut dire que les dirigeants des syndicats de boutique ne sont pas tous aussi bêtes que semblent l'être ceux de la compagnie Bell. A la Northern Electric, par exemple, ils empruntent un peu de « bargaining power » au syndicalisme libre en flirtant constamment, sans jamais s'y donner, avec les deux ou trois syndicats occupant cette juridiction.

A ce petit jeu-là, les employés de la Molson's obtiennent même des salaires légèrement supérieurs à ceux des travailleurs syndiqués de l'industrie. Quand ça va mal avec l'employeur, ils invitent le vrai syndicat à venir les organiser puis, aussitôt leur problème réglé, ils lui tournent le dos jusqu'à la prochaine crise. Ils portent peut-être un collier doré, mais l'arbitrage ultime de leurs griefs demeure la prérogative d'un membre de la famille Molson.

Qu'ils se tirent d'affaire ou non, d'un point de vue strictement pécuniaire, les membres des « associations indépendantes » n'y trouvent pas leur compte sur le plan de la dignité humaine, et ils ne font qu'une exploitation honteuse, en en parodiant l'exercice, de la vertu de solidarité. Il y a loin du syndicalisme de boutique à la socialisation...

Noël Pérusse

La C.S.N. devient une force politique

Dans la politique québécoise, on s'a-perçoit à certains moments que le plateau a tourné. Les coups donnés à gauche provoquaient naguère une réaction de la droite qui n'en paraissait que plus forte et mieux assise. Les poussées de la droite provoquent maintenant, de la part de ceux qu'on peut appeler la gauche, une réponse de plus en plus consistante. Sans nous faire illusion sur l'ampleur de ce phénomène, contentons-nous de le noter : cela pourra permettre d'interpréter un peu mieux un certain nombre de faits dans l'avenir.

J'en vois un signe particulièrement remarquable dans des résolutions adoptées par le Congrès de la C.S.N. sur la politique. Le coup de fouet donné par M. Caouette a galvanisé les cadres d'un immense quartier des forces ouvrières. Le Congrès est allé plus loin que les observateurs de l'extérieur et de l'intérieur ne le prévoyaient. La C.S.N. se donne nettement une dimension politique. Une structure se ramifiant de la base au sommet est prévue. Le Bureau confédéral reçoit le pouvoir d'appuyer ou de combattre un parti politique, en période électorale comme entre les élections. Le président général et le secrétaire général obtiennent l'autorité voulue pour faire des déclarations de caractère politique à n'importe quel moment. Enfin, le Bureau confédéral a instruction de procéder à des études sur les régimes politiques. Les réticences opiniâtres manifestées dans les congrès précédents sont tombées.

Il reste à voir comment et jusqu'où la C.S.N. s'engagera, dans la pratique, sur la voie que le Congrès lui ouvre. Mais, eût-elle encore des préventions, le fait créditiste la poussera sans doute à exercer une action conséquente et énergique. Par ailleurs, il est évident qu'une telle action devra avoir aussi un contenu positif : c'est dans la nature des choses, on ne pourra se limiter à combattre le Crédit social ; les ouvriers ont horreur du vide, dans la mesure où leur conscience politique s'aiguise.

Les résolutions du Congrès sur ces sujets constituent un événement capital, du moins si la suite des choses y correspond autant qu'on peut l'espérer. Une participation énergique du syndi-

calisme à la vie politique est indispensable à la démocratie aussi bien qu'au syndicalisme lui-même. Ce tournant vient d'être pris par la C.S.N., et d'une manière susceptible non seulement d'entraîner avec elle les syndicats mais d'influencer probablement leurs membres. Que les syndicats et leurs représentants n'aient guère d'influence sur le comportement politique des ouvriers, c'est un jugement, assez juste actuellement, qui peut bien perdre sa valeur. Ce jugement, qu'on donnait pour absolu, m'a toujours paru fort relatif : l'expérience n'avait guère été tentée.

Faire échec à M. Caouette, ce n'est pas seulement prévenir une aventure économique et politique absurde, c'est aussi, contre les sorciers, faire pénétrer dans le peuple le sens d'une politique véritablement fondée sur quelque chose de valable, ce sens devant compter dès lors pour beaucoup dans l'orientation et le dégagement des forces psychologiques qui finissent par faire des mouvements politiques véritables.

Il sera également intéressant de voir l'effet qu'aura l'orientation nouvelle de la C.S.N. sur les organisations agricoles et coopératives. La C.S.N. est particulièrement bien placée pour que son exemple se répercute.

Pierre Vadeboncœur

Pour sûr, l'infantilisme, dont on se plaint si souvent aujourd'hui, n'est pas quelque chose de nouveau ; la confusion entre servilité et obéissance menace la vie chrétienne aussi bien dans la paroisse — et à l'intérieur même du presbytère comme de l'évêché — qu'au couvent ; et nos « démocraties » elles-mêmes produisent plus de moutons que de bergers.

(Mgr T. D. Roberts, S. J.,

Réflexions sur l'exercice de l'autorité)

VOYAGER

Ayant accepté l'idée d'écrire un texte sur le voyage, j'avais le choix : ou de le faire dans l'abstrait, ou d'apporter un témoignage personnel. J'ai choisi cette dernière manière ; je ne m'excuse donc pas des 39 « je » contrariaires de cet article et de cette note.

Le voyage m'attire et me passionne ; je suis curieux de tout ce qui touche au voyage, des dépliants publicitaires aux récits élaborés. Mais je ne suis jamais revenu à Montréal, après une absence de trois semaines ou de trois mois, sans un grand plaisir et une frénésie de revoir et de sentir la rue Sainte-Catherine. Les voyages, aussi exaltants qu'ils puissent être, ne sont pas des buts ; ils sont temporaires et fugitifs, insaisissables comme le plaisir, toujours menacés par la mémoire. Mais ils sont aussi repos complet et rajeunissement des yeux et du cœur.

Le voyage est exigeant, dévorant. Il s'installe dans l'imagination jusqu'au jour du départ, et l'imaginaire n'est pas sans attirance.

MES VILLES

Les hasards de la vie et beaucoup de chance m'ont permis de voyager quelque peu : l'Amérique du Sud au pas de course, l'Europe à quelques reprises : la France, l'Italie, l'Espagne, la Belgique et des villes : Londres, Copenhague, Stockholm, Amsterdam-mon-amie, Hambourg. Je ne connais pas Winnipeg, mais j'ai passé un dimanche à Toronto. New York évidemment, la ville frénétique et sans fin. Tel est mon passeport impudemment feuilleté.

Je me souviens de mes premiers pas dans Paris ; je me souviens de tout. Il était minuit, gare Saint-Lazare. Les façades blanches. Les boulevards. L'odeur des fleurs, des lilas et du muguet... Le Pont du Carrousel et les réverbères orangés et bleus qui se miraient dans la Seine. Je me souviens d'avoir écrasé une larme dont je ne savais pas ce qu'elle faisait là. C'est bête, pareille carte postale. Tant pis, on ne se refait pas.

REVOIRS

J'aime à revoir ce que j'ai aimé. J'aime les villes, j'aime les retrouver

comme des amies de longue date, l'enfance de mes rêves.

J'ai, pour Amsterdam parmi d'autres villes, une affection irraisonnée. Cette ville me colle à la peau. Chaque fois que j'y reviens, chaque fois que l'avion se pose à l'aéroport de Schiphol, je sens en moi une panique lointaine, un émoi, cette joie incertaine de l'adolescent qui va à son premier rendez-vous d'amour. Il y a comme cela, à travers le monde, des villes avec lesquelles on est en accord.

Je voudrais aller à Zanzibar, mais n'aller que là et revenir. A Djibouti également.

Même si j'avais les moyens de le faire, je ne voudrais pas voyager souvent. Deux fois par année seulement et pour une période de trois ou quatre semaines chaque fois. Pas plus. Cela est suffisant pour refaire ses provisions d'images et redécouvrir, le cœur battant, son monde coutumier et quotidien. Citoyen du monde : c'est bien joli dans l'abstrait, mais je ne crois pas que ce puisse être totalement vrai. On est toujours de quelque part ; on est d'abord citoyen d'un lieu donné, d'une ville ou d'un village. On part de là.

BAGAGES

Pour bien voyager, il faut de l'argent en quantité suffisante. Pour la paix de l'esprit et des sens. L'argent ne rend pas esclave, il rend libre. Il donne une assurance sans laquelle on se consume.

Il faut aussi du temps. Raisonnablement, surtout pour les villes. On ne connaît bien Paris, disent parfois certaines personnes, que si on y a vécu durant deux ou trois ans. C'est faux. Une ville de cette taille et de cette diversité s'apprend en deux semaines, si l'on est sensible. On ne sera peut-être pas grimpé dans la Tour Eiffel, mais on sentira Paris, on en sera imprégné.

RYTHMES

Je suis resté quinze jours à Rio de Janeiro ; je ne suis monté ni au Pain de Sucre, ni au Corcovado. Mais pendant quinze jours, la baie de Rio, le Pain de Sucre et le Corcovado ont constitué mon paysage de chaque heure. Je n'en connais pas tous les détails, mais je les ai sentis, et tout près, longuement.

Ce qu'il faut, c'est apprendre une ville par les pieds. Longtemps, j'ai méprisé les « tours de ville ». Plus maintenant. C'est le premier geste à poser

en arrivant dans une ville étrangère¹. On y gagne une vue d'ensemble. Par la suite, il faut apprendre la ville avec ses jambes. Surtout, habiter la rue. Rester tard la nuit dans les rues, dans les bars, dans les quartiers douteux². Les nuits dans les villes étrangères ne sont pas faites pour dormir. Elles sont faites pour regarder, pour flâner, pour marcher et... boire de la bière.

Se laisser imprégner par les villes, mais sans rien brusquer. Une ville doit être apprivoisée comme une forêt. Une ville doit être aimée comme une femme aimée. Avidement, intensément.

Non, j'en sais trop peu ; je ne puis dégager de ma petite expérience personnelle une idée générale du voyage, sinon qu'il est préférable de voyager en avion. Je ne connais pas la Chine, ni le Groenland, ni Melbourne, ni Zanzibar. Un jour, j'irai à Djibouti, à Reykjavik, à Bucarest et à Shanghai. Voilà. J'irai. Je veux connaître toutes les grandes villes du monde. Je le veux. Et pour pouvoir voyager, quand on n'a pas le sou, il faut le vouloir intensément. Tout est là.

RÊVE EN MAINS

Mes yeux s'égarent dans les plus simples couleurs. Une profusion de bleu et, de-ci de-là, des taches rouges, jaunes, vertes ou mauves. Du bout des doigts, je fais tourner la sphère, lentement, sans prêter attention aux noms, mais seulement aux couleurs qui se succèdent, aux dessins qui défilent sous mes yeux. Des dessins comme ceux d'un enfant dont la main n'est pas assurée.

Le globe terrestre, le monde, n'est qu'une bille un peu plus grosse que les autres, un jouet pour le rêve des adultes.

Voici que je parviens peu à peu à lire les noms. Ils sont de toute dimension, ils sont de toute sonorité : Côte-d'Ivoire, Somalie, Thaïlande, Honduras. Des noms de pays aux chaudes résonances, des noms de villes qui donnent le frisson : Tananarive, Rangoon, Singapour, Santiago.

Voici les noms de toutes les villes entre mes paumes, voici tous les pays au creux de mes mains. Une bille, un jouet pour le rêve des adultes.

Les villes ! Les grandes villes du monde, la foule, les rues et les places, le jour, la nuit et le petit matin sur l'étrangeté. La ville : piège savamment ordonné, grâce et péché simultanément, ciel et enfer sans distinction.

Je retire mes mains, et le globe tourne ; il n'y a plus, pour un instant, ni couleurs ni noms ; il y a des images, des ombres complices qui se profilent, des bruits et des lumières : la pluie sur Londres, les canaux d'Amsterdam, les fontaines de Rome, la baie de Rio ; les camarades d'un instant, le vertige, l'émoi, la frayeur. La ville ; mais avec elle et par elle l'assurance d'être homme.

SAGESSE

Que le temps ne menace jamais ma mémoire, que le temps préserve le souvenir et la conscience des villes. Que le temps ne jaunisse jamais les cartes postales au fond de tous les tiroirs.

Le globe ! Des océans et, posées sur le bleu, comme à la crête des vagues, des terres qui s'agrippent, qui se défendent ici contre le froid, là contre la chaleur, contre la misère, contre les autres. Les Indes où l'on meurt de faim, l'Australie où l'on s'ennuie. Et plus loin, le Pôle nord et le Pôle sud, les limites, la fin, l'arrêt.

Compagnon muet mais délirant, un globe terrestre est toujours un défi, un appel troublant. Il ne satisfait jamais la curiosité, il entretient et excite l'avidité. Toutes ces terres, tous ces peuples, tous ces pays, toutes ces villes qu'il faudrait connaître et aimer. Les îles Seychelles, à peine visibles, au large de l'Afrique ; les Nouvelles-Hébrides dans l'incendie de la mer de Corail.

Non, il ne faut pas céder à l'envoûtement des images ou à la magie des noms. Il faut toucher le globe du bout du doigt et le faire tourner assez rapidement pour ne plus voir que les couleurs et la fantaisie des arabesques côtières.

Saint Blaise Cendrars, mon ami, intercédez pour moi.

Jean-Guy Pilon

1. Il n'y a qu'à Montréal que l'expérience soit désastreuse.

2. « Je suis d'une moralité douteuse », dit-elle. — « Qu'est-ce que ça veut dire ? » — « Ça veut dire que je doute de la morale des autres ». (Hiroshima, mon amour).

Catholiques français et canadiens sont-ils si différents ?

En parcourant le livre de Henri Fesquet, informateur religieux au journal Le Monde, « Le Catholicisme, religion de demain », publié à Paris, aux Editions Grasset, Maintenant croit trouver de multiples ressemblances. L'Eglise de France cherche ardemment à purifier son christianisme. L'Eglise canadienne le veut aussi, du moins dans ses membres les plus éclairés. Il ne s'agit pas de porter un jugement sur deux situations fort différentes dans l'ensemble, mais de dénoncer certaines lourdeurs et de crier très haut toute mesure susceptible de faire retrouver l'essentiel. Enfin, que le lecteur soit juge des quelques extraits suivants :

IGNORANCE RELIGIEUSE

L'ignorance religieuse actuelle est extraordinaire : elle confine à l'in vraisemblable. Combien de « confirmés » (!) et de pratiquants qui ignorent presque tout des rudiments de leur foi et de la vie interne de leur Eglise ! Combien de personnes dont la culture profane est excellente, qui ont fréquenté les universités et les grandes écoles et dont la culture religieuse est quasi inexistante ! Quel déséquilibre révélateur de notre civilisation moderne dont l'âme est recroquevillée cependant que son corps a démesurément grandi ! Comment s'étonner que la foi ait déserté les masses populaires alors que 90% de l'élite intellectuelle française en sont restés au niveau infantile d'un catéchisme mal fait et d'une histoire sainte en forme de contes de nourrice ? Comment s'étonner que ces chrétiens soient gênés lorsqu'on leur parle de religion et qu'ils rougissent de leur Credo, alors qu'ils sont persuadés que la doctrine de l'Eglise est un bric-à-brac de croyances de bonne femme ? (pp. 13-14).

ETUDES DES CLERCS

Qui pourrait nier que dans beaucoup de séminaires les études sont encore insuffisantes et l'enseignement de matières importantes négligé, par exemple l'histoire de l'Eglise, le développement des dogmes, la philosophie moderne, les apports de la psychanalyse, la pédagogie, la sociologie ? Qu'y apprend-on ? On s'y contente d'une « théologie de

manuel ». ...Ainsi s'étirole peu à peu, chez certains sujets sans grand caractère, la curiosité intellectuelle. Ainsi naît une mentalité de « primarisme » redoutable car le clerc ne se doute même plus de son ignorance et il ira plus tard dans le monde vaticinant à faux, méprisant les disciplines qu'il ne connaît pas, persuadé qu'il « possède » la vérité... Qui n'a souffert de cette insuffisance de tant de prêtres, jointe à tant de suffisance (?), des lacunes de leur culture, de la lourdeur de leur jugement, de leur manie surtout de donner des leçons sans même essayer auparavant d'écouter et de comprendre leur interlocuteur ? (p. 28).

QUESTION D'ARGENT

En liturgie, les progrès se font avec une lenteur pas toujours inévitable. Que de diocèses où les classes d'enterrements ne sont pas supprimées et où le souci de collecter un peu d'argent l'emporte en fait sur celui de se renseigner avec exactitude sur la situation religieuse du défunt. Quand il n'y a pas risque de scandale, que de négligences à enquêter sur les conditions dans lesquelles le malade s'est éteint ! (p. 46).

L'Eglise de France est d'ailleurs moins pauvre dans l'ensemble qu'on ne le dit. Elle perçoit des sommes considérables. Encore faudrait-il répartir équitablement ces ressources. Les prêtres et les évêques qui font tant de sermons et de lettres pastorales sur les justes salaires abusent souvent du dévouement de leurs serviteurs, de leurs employés ou des maîtres d'écoles libres en les payant insuffisamment. D'autre part, ils choisissent si naïvement leurs collaborateurs et sont eux-mêmes si peu préparés à une gestion intelligente que d'in vraisemblables gâchis se produisent quand ce ne sont pas des détournements purs et simples commis par des économistes peu scrupuleux (p. 49).

COURAGE INTELLECTUEL

Un véritable homme de foi doit tout préférer à une imposture. Puisse l'Eglise donner l'exemple du courage intellectuel et ne plus hésiter à encourager la critique rationnelle de sa tradition. C'est là que l'attend l'élite des

croyants et des incroyants. Il ne suffit pas de proclamer les droits de l'intelligence. Il faut passer aux actes. « Les catholiques ont assez dit ce qu'ils avaient à dire. Il leur reste à faire ce qu'ils ont à faire » (pp. 73-74).

LA FOI

« Avoir » la foi. L'expression est, à regarder de près, vicieuse. La foi n'est pas de l'ordre de « l'avoir », mais de « l'être ». On « n'a » pas la foi : on « est » ou on « n'est » pas un homme de foi. La foi est un état d'esprit, un mode du « cœur » (au sens pascalien du mot). Ce n'est ni une maladie qu'on attrape Dieu sait pourquoi et dont on guérit Dieu sait comment. Ni une qualité ni un défaut. On n'en hérite pas comme d'un meuble de famille. On ne la trouve ni dans le berceau, ni derrière le pilier d'une cathédrale, ni même dans les fonts baptismaux, c'est elle la foi, qui vous a, qui vous garde, à laquelle on appartient. On ne se sert pas de la foi comme d'un outil. C'est elle qui dispose de vous, qui vous appelle ou qui vous retient, à la manière de l'amour qu'on ne rencontrerait pas si déjà on ne l'avait trouvé (p. 117).

CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE

Quelques opinions

Max Thunian, de la communauté protestante de Taizé, dans un livre intitulé : *Mariage et Célibat*, écrit : « Le célibat permet de mettre tout son temps et ses préoccupations au service direct de Dieu et de l'Eglise ».

* * *

Un homme d'affaires : « On parvient difficilement à faire vivre un clergé célibataire ; comment réussirait-on à faire vivre des prêtres chargés de famille ? »

* * *

Un étudiant : « Tout cela, c'est une question d'habitude ; on s'y ferait peu à peu... »

* * *

Une étudiante : « Il me semble que je ne me confesserai pas volontiers à un prêtre marié ».



La vision de Teilhard de Chardin

Teilhard de Chardin est un visionnaire, un poète, un savant : la vision qu'il nous propose de l'Univers, de l'Homme, de Dieu, se déroule dans la dynamique enveloppante d'un souffle poétique ardent, et l'aspect technique de cette vision ne saurait se séparer d'une profonde mystique, enracinée dans une dimension cosmique globale. Une petite initiation à la personne et à l'œuvre de Teilhard de Chardin peut se faire avec grand profit, grâce au livre de M. Claude Cuénot, dans la collection des « Écrivains de toujours » (Editions du Seuil-FOMAC). Les documents biographiques et photographiques s'ajoutent aux nombreux extraits des œuvres et à un précis de Vocabulaire, pour faire de cette étude la plus efficace présentation de Teilhard.

Mais il faut aller à l'œuvre, cette œuvre globale, cyclique, qui témoigne d'une méditation à la fois personnelle et cosmique : les deux pôles de la pensée teilhardienne semblent apparaître de plus en plus distinctement dans la convergence Matière-Esprit, et dans la convergence Univers-Dieu. Anthropogénèse et cosmogénèse : l'Homme et l'Univers étudiés dans leur dimension évolutive et dynamique. Et il ne se trouve pas de coupure radicale entre la première et la seconde. Teilhard disait justement que les arbres ne devraient pas cacher la forêt : les tumultes de l'existence et les incohérences des mouvements diversifs n'empêchent pas l'opération synthétique de l'immense Organisme. Et l'Homme n'a pas à se sentir gêné devant le sidéral, car le sidéral ne prend un sens qu'en autant qu'un homme en a conscience : « L'Homme donne un sens à l'Histoire » et au Monde.

Paléontologiste ou philosophe ?

Est-ce que Teilhard de Chardin est un paléontologiste ou un philosophe ? Et sa théologie est-elle tronquée ? Vastes questions, qu'on ne peut résoudre en quelques mots. Teilhard a entrepris, me semble-t-il, la plus exigeante réconciliation Foi-Science de la pensée contemporaine. Et l'Avertissement récent du Saint-Office ne doit pas nous faire oublier l'élan grave et profond de la vision teilhardienne, qui parvient à développer en quelque sorte une nouvelle dimension au Corps mystique, celle de la *Corpusculisation mystique*. Si Teilhard semble négliger la chute originelle, c'est qu'il estime peut-être nettement plus importante la Rédemption ? Peut-être préfère-t-il la grâce au péché ? Toute son œuvre en est une de « racheté », de « libéré », et non une d'esclave et de déchu. Point de masochisme chez lui. N'est-ce pas là le sens de la Bonne Nouvelle ? Si Teilhard ne s'attarde pas aux frontières du naturel et du surnaturel, c'est que pour lui le monde constitue un tout organique, nettement convergent vers le Point-Oméga, Dieu, Ame de tout l'existant. Le *Monitum* du Saint-Office dégageait les « dangers » de cette grande œuvre, que je suis porté à considérer comme la « Somme » du vingtième siècle : n'oublions pas que Thomas d'Aquin avait aussi connu les condamnations

et les réserves, avant de devenir ce que Teilhard deviendra peut-être à son tour...

L'Energie humaine

D'ailleurs, l'Avant-propos de N. M. Wildiers à *L'Energie humaine*, le sixième tome des Œuvres de Teilhard (Seuil-FOMAC), s'attarde sur la filiation entre la pensée aristotélico-thomiste et la pensée teilhardienne, en soulignant, comme il se doit, l'étape bergsonienne. Si j'ai parlé plus haut de « Corpusculisation mystique », c'est dans le sens suivant, établi par Teilhard dans *L'Energie humaine* : « L'essence du Christianisme, ce n'est ni plus ni moins que la croyance en l'unification du Monde en Dieu par l'Incarnation » (page 113). Il faudrait nous arrêter longuement à cette œuvre magistrale et complexe de Teilhard, surtout en des passages comme ceux-ci : « Nous nous traînons encore dans des formes rudimentaires et enfantines de conquête intellectuelle », alors que c'est l'Esprit qui est en jeu (p. 168) ; « L'Amour, principe totalisateur de l'Energie humaine », et non simple rencontre superficielle de deux individus (p. 182) ; « L'Esprit arrivera toujours, comme il l'a fait jusqu'ici, à se jouer des déterminismes et des hasards. Il représente la portion indestructible de l'Univers » (pp. 50-51) ; « De l'Evolution universelle, Dieu émerge dans nos consciences, plus grand et plus nécessaire que jamais » (p. 53).

Le philosophe, chez Teilhard, dépend étroitement du paléontologiste, et c'est fort heureux. L'attitude attentive et disponible du savant devant la Matière permet le développement d'une réflexion « phénoménale », qui demeure en étroite relation avec le concret, avec le Réel. Les notions d'« épaisseur du passé », de « centréité », d'« hominisation », viennent accentuer ce sens du Réel global.

La place de l'homme dans la nature

Les vertiges que nous impose Teilhard à plusieurs tour-nants de son œuvre, à plusieurs détours de cette aventure spirituelle vécue à fond avec une exigence visionnaire, nous permet, entre autres propositions, de comprendre les deux phénomènes menaçants du Social et du Technique dans le sens suivant : « non seulement pour jouir ou savoir plus, mais pour être plus ». Et quand Teilhard pousse plus loin son hypothèse, et nous soumet une plus haute cérébralisation où la cybernétique jouerait un rôle, nous sentons le souffle du prophète nous subjuguer.

Dans le court Avertissement à l'ouvrage intitulé *La place de l'Homme dans la Nature : le groupe zoologique humain* (Albin Michel, Collection 10/18, FOMAC), Teilhard de Chardin écrivait en 1950 : « Nous découvrons avec émotion que si l'Homme n'est plus (comme on pouvait le penser jadis) le centre immobile d'un Monde déjà tout fait, — en revanche, il tend désormais à représenter, pour notre

expérience, la flèche même d'un Univers en voie, simultanément, de « complexification » matérielle et d'intériorisation psychique toujours accélérées ».

Et l'auteur ajoutait en commentaire qu'il s'agissait d'une « vision dont le choc devrait être assez fort sur notre esprit pour exalter, ou même pour transformer, notre philosophie de l'existence ».

Teilhard étudie en somme le Problème humain, le « Phénomène humain », et sa problématique s'appuie sur une dialectique à deux phases : une première dialecte, de réflexion, permet à l'esprit de passer du phénomène cosmique naturel au point de convergence Oméga, et c'est la dimension science-théologie de l'œuvre ; une seconde dialectique, de l'agir ou existentielle, permet à l'esprit de se dégager du continuum physique et d'acquiescer sa dimension autonome, et c'est la philosophie teilhardienne. Une récente conférence de Léopold Sédar Senghor dégage bien, quoique d'une façon quelque peu inattendue, la portée profonde d'unification de cette vision. L'aspect dialectique peut d'abord sembler rébarbatif, mais nous nous familiarisons tôt à la terminologie et surtout à la courbe de réflexion teilhardiennes.

L'aventure spirituelle à laquelle nous invite Teilhard dans ce « grand spectacle de l'Anthropogénèse » se déroule en cinq étapes progressives : le Monde s'enroule par l'apparition de la Vie dans l'Univers ; la Vie se déploie ; l'Homme apparaît et l'étape de la Réflexion s'ouvre ; l'Homme s'établit en sociétés et la Civilisation se développe ; l'Homme totalise le sens de sa Personne. Telle est l'aventure de « La place de l'Homme dans la Nature ».

L'Esprit humain

Le « grand ressort » qui permet à la pensée teilhardienne de se développer dans une formule aussi enveloppante, aussi « enroulante » (ne parlera-t-il pas à plusieurs reprises de l'enroulement crânien ?), se déroule dans la loi générale de la « Complexité-Conscience », ou du développement convergent de la Pensée : ce qui fait déplorer au savant jésuite des « formes d'individualisme et de nationalisme désormais périmées » : un nouvel humanisme naît ici, d'abord étonnant, mais bientôt convaincant.

L'avènement de l'homme demeure pour Teilhard un mystère : « dans sa localisation géographique et ses modalités morphologiques précises, la mutation hominisante défiera toujours notre attente » (page 88). Toute cette partie de la vision teilhardienne ne « prouve » qu'une chose, la correspondance naturelle de l'évolution morphologique par rapport à l'évolution historique (page 54), en rapport avec une « plasticité interne » (page 34) qui « conduit » l'évolution.

Pour terminer ces notes concernant Teilhard, je voudrais rappeler cette parole du *Phénomène humain* : « Il y a moins de différence qu'on ne pense entre Recherches et Adoration ». Ou cette parole de l'*Hymne de l'Univers*, dont je disais quelques lignes au numéro 2 de *Maintenant* : « Voici l'Univers ardent, ce Monde plein d'Absolu ». Car Teilhard témoigne de l'Esprit.

Guy Robert

CINEMA

Dans le grand style unifié de la tragédie, Bergman nous livre-t-il son drame profond, celui de sa vie privée et les réflexions de son expérience ? La dédicace à sa femme Karin, l'histoire de l'homme qui sacrifie sa mission familiale à sa vocation artistique nous invitent à le penser.

Dans le décor très sobre et poétique d'une vieille maison sur les côtes isolées de Suède, se déroule une tension entre divers amours et le dévoilement des questions capitales qu'ils posent.

L'admirable photographe qu'est Bergman a dépouillé son cadre de tout ce qui pouvait détourner notre attention ; l'ambiance est propice à la méditation. La maison, vétuste, peu entretenue, au mobilier rare et rustique est plantée au centre d'un paysage de roches à la maigre verdure. La proximité de la mer donne au drame une dimension sans contour. La lumière est terne. C'est un décor de théâtre qui s'efforce de se faire oublier.

L'austérité du paysage met en relief ce drame des profondeurs. Le calme de l'ambiance, la vie excessivement paisible, éloignée de tout bruit, éclaire l'action d'une lumière contrastée. Bergman crée autour de sa révélation une atmosphère contemplative. On voit le problème paisiblement, et l'agitation des personnages est compensée par le cadre ; jamais, même au moment où l'action semble rapide et intense, celle-ci ne paraît nerveuse.

Rien que des dialogues concentrés et peu de musique. Si parfois quelques mesures du 2^e concerto pour violoncelle de Bach se font entendre, elles actualisent l'intervention d'un au-delà du monde matériel auquel on n'ose croire. Ces notes reviennent, comme un thème wagnérien, évoquer la présence impalpable d'un amour.

Avec Bergman, nous sommes en pleine structure théâtrale classique : unité de temps (le drame dure vingt-quatre heures), quelques lieux groupés (une maison, une barque, une épave), et surtout des dialogues. Un film dense, sans diversion.

Le langage cinématographique est partout présent mais, plus que dans

d'autres films, les paroles importent et l'absence de musique ne fait que les mettre en évidence. La diction théâtrale, parfois même déclamatoire et lyrique de certains monologues peu naturels, nous place en pleine méditation dramatique. L'art magistral de Bergman a évité le théâtre filmé tout en gardant la puissance d'information des conventions de la scène. Bergman transporte constamment le spectateur au-delà des mots et dans de profondes interrogations. C'est un film philosophique où le cadre, l'histoire ne sont plus que le support d'une pensée.

Une inquiétude domine les acteurs : la recherche de la *réalité*. Ces hommes questionnent la vie qu'ils ne comprennent pas et qui n'est qu'apparences. Peu à peu et parcimonieusement, elle se révélera. Ce monde est obscur et l'esprit aveugle ; parfois la réalité se découvre avec avarice « comme dans un miroir » à l'occasion d'un drame.

Les acteurs sont quatre personnages intimement liés. Un écrivain, ses deux enfants, un garçon, le cadet, et une fille mariée à un médecin habitent la même maison. On mène la vie campagnarde reposante et détendue, en con-

tradition avec la tension des inquiétudes et des affections éprouvées.

Le père David est écrivain. Comme dans la pièce de Shakespeare jouée par ses enfants, il a sacrifié sa famille à son art. Il est distant, absorbé par son œuvre ; souvent, il voyage, ne revient que pour repartir ; ses enfants en souffrent. Au cours d'un dîner, ils lui reprochent de manquer à sa promesse de demeurer parmi eux. Cet homme, souffrant de blessures qu'il tait, vit replié sur lui-même et perd le contact de ses fils pourtant secrètement aimés.

Mais à cause de sa supériorité, de sa distance ce père est devenu le monstre sacré, origine de fixations. Pour le fils Minus il est un génie adoré, cru et écrasant. Aucune intimité ne peut exister entre eux. Isolé à la campagne, ce jeune solitaire se fait surprendre par sa sœur en train de feuilleter des revues aux photos légères, obsédé par l'amour physique tout en le craignant.

Karin, femme du médecin, est incapable d'aimer son mari d'un amour charnel. Elle veut son bien mais l'attrait a été tué en elle par l'emprise de la personnalité de son père. Ses heures de lucidité alternent avec les crises d'hystérie, de visions, d'hallucinations. Un jour, elle découvre sa maladie en tombant par hasard sur les notes du père. Elle compensera sa froideur vis-à-vis de son mari par l'affection anormale de son frère « amour impossible ». Pourtant elle est pleine de tendresse débordante. Elle offre à son mari qui l'aime de le quitter pour qu'il puisse prendre une « vraie femme ».

Martin, le médecin est l'être le plus équilibré de tous ; il aime sa femme d'un amour vrai, corporel et affectif ; il n'hésitera pas à lui faire une piqûre en pleine crise et à l'envoyer à l'hôpital.

Le film nous expose un épisode sans doute, ce départ de Karin après une crise de folie mais avant tout il nous restitue une ambiance de problèmes.

Etrange folie que celle de Karin. Cette jeune femme, à l'affection profonde et touchante, est d'une lucidité énigmatique. Elle a des crises, des visions ; elle prétend avoir vu Dieu et Bergman présente la chose comme vraisemblable. L'équivoque plane entre l'illusion et la vérité. L'amour en est-il le lien ? Souvent dans les civilisations dites primitives, on entourait les fous d'un respect presque religieux. Bergman aurait-il accordé un certain crédit à cette intuition des vieux peuples ?

L'amour du médecin vaincra les ruines causées par l'égoïsme du père.

Un certain dégagement de l'atmosphère déprimée s'ouvre à la fin du film.

Karin est partie ; le fils et le père restent seuls. On se demande si Dieu existe mais l'on sait que l'amour est un fait. « L'amour serait-il une preuve de Dieu » demande le fils. « L'amour c'est peut-être Dieu » répond le père. Discussion occasionnelle mais profonde de la relation entre Dieu et l'amour humain, ce dernier pouvant être la présence terrestre du premier.

Mais cette conversation opère un miracle. L'égoïsme paternel est en recul, la glace est rompue et le fils s'éloigne, libéré, régénéré, en criant : « Mon père m'a parlé ». Sur ces mots s'arrête le film *Through a Glass Darkly*.

Pierre de Russon

MUSIQUE

SITUATION DES MUSICIENS CANADIENS

Le samedi 2 juillet 62 les journaux de Montréal reproduisaient une lettre ouverte adressée par Monsieur André Bachand aux Conseils des Arts du Canada, du Québec et de Montréal, dans laquelle il s'élevait contre la sorte de discrimination dont les musiciens canadiens sont l'objet dans leur propre pays. De voir un intellectuel canadien dénoncer cette déplorable situation nous causa un réel plaisir.

Quand nous quittâmes la Belgique, plusieurs personnes nous avaient mise en garde contre le chauvinisme canadien... Nous eûmes tôt fait de nous rendre compte que c'était un chauvinisme à contresens, et de constater que ledit « chauvinisme » canadien n'était souvent qu'un sujet de rhétorique... Malheureusement toutes les belles phrases sur la culture canadienne, sur la valeur de nos artistes, sur nos Vedettes multiples et diverses, dont se gargarisent maintes personnes, s'évaporent comme par enchantement lorsqu'un artiste canadien ou même un artiste étranger installé au Canada, s'adressent aux divers organismes susceptibles de leur procurer du travail... La situation du musicien immigrant est exactement la même que celle de ses collègues canadiens. Ne jouissant donc d'aucun privilège, d'aucune faveur, nous estimons avoir le droit de prendre la défense des musiciens de ce pays.

Ce qui nous a le plus éberluée, c'est la place donnée à la musique populaire ainsi que l'engouement des foules et des *engageurs* pour les Vedettes et les artistes étrangers de réputation inter-

nationale. Loin de nous la pensée qu'il ne faille jamais engager d'artistes internationaux, mais de là à leur donner la quasi-exclusivité des manifestations musicales importantes au détriment des artistes nationaux, il y a de la marge. Tout d'abord cette politique défavorise le développement normal des carrières canadiennes. Et Dieu sait s'il y a ici de beaux talents et de belles voix...

Les seuls musiciens qui ont quelque chance d'avoir du travail d'une façon plus ou moins régulière, sont les pianistes-accompagnateurs et les instrumentistes d'orchestre. Quant aux instrumentistes solistes, chanteurs classiques, chefs d'orchestre et compositeurs autant dire qu'ils n'ont pratiquement rien à faire dans le domaine des concerts.

Ensuite cette politique de favoritisme au profit des artistes internationaux restreint considérablement, par son côté financier, le nombre des manifestations musicales. Car l'artiste international est, à juste titre, un produit de luxe qui se paie cher, d'où nécessité absolue pour les organisateurs de concerts et de récitals de pratiquer des prix élevés pour la vente des billets. Or, même l'élite à l'escarcelle bien fournie, ne peut se permettre de se payer continuellement des billets de 3, 4, 5, 6 dollars et plus ; que dire alors des personnes pécuniairement moins favorisées !

Que des postes importants soient confiés à des étrangers, disons de passage, et non à des Canadiens ou Néo-Canadiens, puisque le Canada est un pays d'immigration, choque nos sentiments d'équité nationale. Car si nos compatriotes belges se disputent pour des questions linguistiques, ils ont tout de même la pudeur de choisir comme chefs d'orchestre permanents de leurs orchestres officiels, comme directeurs de leurs théâtres lyriques, etc., des Belges. Et si par hasard il s'agit de choisir une sommité étrangère, le Gouvernement Belge exigera sa naturalisation.

Il est grand temps que le public canadien réagisse contre cet état de choses et se fasse un point d'honneur de favoriser la carrière artistique de ses nationaux, leur donnant ainsi la possibilité d'accéder à la carrière internationale sans être obligés, pour y parvenir, de s'expatrier. Il y aurait tant de jolis concerts à organiser dont les programmes pourraient plaire à tous... et qui permettraient aux belles voix et aux beaux talents canadiens de s'épanouir en un climat de compréhension et de sympathie.

Anne de Nomerenge

POÉSIE

Pour participer à cette grande joie qu'un poète canadien ait mérité à Paris le Prix du Club des Poètes 1962, nous vous offrons un poème inédit de Gatien Lapointe, extrait d'une prochaine suite poétique, J'appartiens à la Terre, écrite en 1960. Gatien Lapointe a déjà publié en 1953 Jour malaisé, et en 1955 Otages de la Joie.

D'UNE RIVE A L'AUTRE

Tous les reflets du temps la mémoire du corps
Je suis au pied de la première montagne
J'attache à mon poignet chaque oiseau mort
Je creuse une source au flanc de la pierre

Ma patrie est cet arbre dans le vent.

• • •

Un proche bonheur la même vivace angoisse
Le nom d'aujourd'hui dans l'éternité
Eaux qui passent demeurent
Forme délivrée de souffrir

O sourire dans le cœur d'une bête !

• • •

Je rêve dans les yeux de mon amour.

• • •

Je regarde le jour je regarde la nuit
Ma face est une dans l'aurore
Je m'abrite sous l'aile ardente de l'instant
Et ma main remonte en nommant le jour entier

Je dis par la bouche du feu
J'ouvre un grand fleuve pour conduire mon enfance.

• • •

Je suis les règnes d'un arbre infaillible
Je suis le lieu je suis l'événement
On m'a donné la charnelle espérance
Chaque blessure est nouvelle où j'habite

Chaque mort me condamne.

• • •

Solitude ô mes chaînes de patience
Ma peine qui m'éveille en pleine nuit
Flamme et terre emmêlées
Un long solfège de frissons

Je vole au cœur du temps.

*Dire c'est revivre selon un ordre
Et très profondément imaginer.*

*Dire c'est revivre dans l'unité
Et souverainement se souvenir.*

Maintenant, qui s'intéresse aussi à la poésie, vous recommande chaleureusement Le Temps premier, de Gatien Lapointe.

C'est à même le temps que je prendrai demeure.

• • •

Aujourd'hui est mon seul recours

Je souffle sur la rosée de la terre
Ma main rêve dans la chaleur des germes
Je nomme tous les noms de mon amour
Je jumelle tous les chemins de l'arbre

Le temps pas à pas m'identifie
Mot à mot me façonne l'espace.

• • •

Ma main dit l'ombre et la lumière de l'année
Mon pays chante sur toutes les rives !

• • •

Je lâcherai un printemps dans le monde

J'éveille le ciel au ras des racines
Je vais traverser toutes les frontières
J'ai grand besoin d'une terre profonde
Et le songe très haut divise mon regard

J'ai tous les âges de l'éternité
J'ai tous les reflets de l'instant
Je m'endeuille de chaque mort
Et chaque naissance m'embrase

Je prends mon poids dans un mot quotidien.

• • •

Enfance ô riveraine de toutes maisons

J'habite la vallée et j'habite les cimes
Je vais de l'horizon au cœur de l'homme
Je remplis le vent d'ailes et de vagues
D'une rive à l'autre je me construis

J'imagine en ma chair ma propre délivrance.

Gatien Lapointe

LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES SONT-ELLES AUSSI RICHES QU'ON LE DIT ?

Tel est le sujet du colloque organisé par notre Revue le 26 novembre à 8 h. p. m., au monastère des Pères Dominicains, 2715, Chemin Côte Ste-Catherine, Montréal-26. Deux experts sont invités à éclairer l'opinion autour de ce problème complexe et de permanente actualité. Me Gilles Filion, avocat, et M. Gérard Des Lierres, comptable agréé, feront chacun des exposés de 15 minutes. Les assistants pourront ensuite poser des questions aux conférenciers et même à des membres de communautés. L'entrée est libre.

Nos collaborateurs du mois

Docteur et Mme Paul David :

Paul David : Directeur de l'Institut de cardiologie de Montréal.

Mme Paul David (Anne-Marie) : Auteur de « L'Aube de la joie » et « La nuit si longue ».

Réal Hogue, S. M. M. :

Directeur du Centre Montfortain.

Bernard Hubert, ptre :

Ancien directeur des étudiants au Séminaire de Valleyfield. Actuellement à Paris comme étudiant en psychologie éducationnelle.

Ambroise Lafortune, ptre :

Animateur à la radio et à la télévision.

Gatien Lapointe :

Poète. Vient de mériter à Paris le Prix du Club des Poètes 1962.

Chan. Jacques Leclercq :

Ancien professeur de l'Université de Louvain, Belgique. Auteur de trente ouvrages de droit naturel, de sociologie, de spiritualité. Premier président de la Conférence internationale de sociologie religieuse.

P.-A. Liégé, O. P. :

Professeur à l'Institut Catholique de Paris.

Jacques-Yvan Morin :

Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Montréal. Membre de la Cour permanente d'arbitrage (La Haye).

André Naud, S. S. :

Professeur au Séminaire de Philosophie.

Anne de Nomerenge :

Critique musical.

Ernest Pallascio-Morin :

Homme de lettres.

Noël Pérusse :

Agent des Relations Extérieures à la Fédération des travailleurs du Québec.

Jean-Guy Pilon :

Réalisateur à Radio-Canada.

Guy Robert :

Critique littéraire et critique d'art. Professeur.

H.-M. Robillard, O. P. :

Professeur de Théologie à l'Institut Supérieur des Sciences Religieuses de l'Université de Montréal.

Alexandra et René Robitaille :

Couple-Président national des Foyers Notre-Dame.

Pierre de Russon :

Critique de cinéma.

Pierre Saucier :

Adjoint à l'Information Française à l'Office National du Film. Journaliste.

Pierre Vadeboncoeur :

Avocat. Conseiller technique de la C.S.N.

Jean-Paul Vanasse :

Directeur de l'Information Française à l'Office National du Film. Critique littéraire.

Livres reçus

Jean Daujat :

Le Christianisme et l'homme contemporain. Mame, Collection « Siècle et Catholicisme », Tours 1962, 396 pages.

Karl Rahner, S. J. :

XXe siècle, siècle de grâce ? Editions Mame, Collection « Siècle et Catholicisme » Tours 1962, 266 pages.

J.-Z.-Léon Patenaude :

Le vrai visage de Jean Drapeau. Les Editions du Jour, Montréal 1962, 126 pages.

Archdale A. King :

Liturgies anciennes. Editions Mame, Tours 1961, 661 pages.

Dom Augustin Savaton :

Valeurs Fondamentales du monachisme, Editions Mame, Tours 1962, 138 pages.

Cahiers de l'Actualité Religieuse :

L'Existence de Dieu, Casterman, Belgique 1961, 380 pages.

H. Troadec, O. P. :

Le message de Saint Jean, Editions Mame, Tours 1962, 233 pages.

Marcel Adam :

Qu'est-ce que le Concile ? Préface de S. Em. le cardinal P.-E. Léger, Les Editions du Jour, Montréal 1962, 122 pages.

Joseph Costisella :

Le scandale des écoles séparées en Ontario, Les Editions de l'Homme, Montréal 1962, 124 pages.

R. Gleason, S. J. — G. Hagmaier, C. S. P. :

Direction, éducation et psychopathologie, Aubier, Editions Montaigne, Paris. Collection « La Chair et l'Esprit », Paris 1962, 369 pages.

Denis Vaugeois :

L'Union des deux Canadas — Nouvelle conquête ? 1791-1840. Editions du Bien Public, Editions du Soc, Trois-Rivières 1962, 237 pages.

Maintenant

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET D'ACTUALITÉ CHRÉTIENNES
PUBLIÉE PAR LES DOMINICAINS EN
COLLABORATION AVEC D'AUTRES
CLERCS ET DES LAÏCS.

directeur-administrateur :

H.-M. BRADET, O.P.

secrétaire de rédaction

H. DALLAIRE, O.P.

comité de rédaction :

A. BRUNET, O.P.

B. LACROIX, O.P.

G. TELLIER, O.P.

PIERRE SAUCIER

GUY ROBERT

GUY VIAU

RENÉE GEOFFROY

maquette typographique :

GILLES ROBERT

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

ABONNEMENT D'UN AN 5.00

ABONNEMENT DE SOUTIEN 10.00

RÉDACTION, ADMINISTRATION,

ABONNEMENTS ET PUBLICITÉ,

2715, Chemin Côte-Ste-Catherine,

Montréal-26, P. Q. Tél. 739-2758-4002

N. B. Les abonnements ne sont enregistrés qu'au reçu du versement.

Imprimé au Canada par :

L'OEUVRE DE PRESSE DOMINICAINE

N. B. LA REVUE N'EST PAS RESPONSABLE
DES ÉCRITS DES COLLABORATEURS
ÉTRANGERS À L'ORDRE DE SAINT-
DOMINIQUE

CUM PERMISSU SUPERIORUM

LES FEMMES PARLENT ... ENCORE !

On discute beaucoup de la Voix des Femmes, surtout depuis ses dernières assises au Canada. Depuis que Madame Casgrain, dans le Québec, a commencé de nous en parler il s'est trouvé nombre de gens pour s'en moquer. « Mais que vont faire les femmes dans cette galère ? Qu'elles laissent les décisions politiques aux hommes d'Etat ! » Comme si cela suffisait. Et pourquoi ne pas confier la paix aux militaires ? Ce serait presque aussi brillant. C'est tout le monde qui doit prendre conscience des dangers de la bombe et des ogives... Tous et toutes doivent essayer de participer à un climat pacifique, à une compréhension de la paix.

Il ne faut pas s'étonner si s'élève la voix des femmes. Il faut plutôt s'en réjouir. Celles qui ont porté ou porteront la vie en leur sein, celles qui enfantent et nourrissent comprennent dans leur chair, et mieux que d'autres, le prix de la vie. La femme n'en est pas encore, comme beaucoup de personnes le croient, à faire évoluer les hommes comme des pions sur un échiquier.

Vous me direz que leurs gestes sont puérils quand elles vont à Genève, en délégation inutile ou quand elles se groupent pour parler ensemble ; comme si Khrouchtchev, Kennedy ou d'autres allaient les écouter. Ce n'est pas si simple que cela ; et ce n'est pas à un chrétien que l'on va parler de gestes puérils parce que les voix crient d'abord dans le désert. Nous en sommes nés. Et, ma foi, le Christ a voulu cette paix, cet amour.

La liturgie, l'autre jour, portait avec sagesse un jugement sur les dirigeants : « Mieux vaut se fier à Dieu qu'aux hommes. Mieux vaut compter sur le Seigneur que sur les princes de la terre ». A la faible voix des femmes vient s'ajouter la voix puissante de l'Esprit. Et Paul nous dit quels sont les fruits de l'Esprit : « Amour, joie, paix, bienveillance et bonté, grandeur d'âme et douceur, fidélité, modestie, tempérance et chasteté ».

Je vous souhaite d'en vivre. Alors : Paix !

AMBROISE LAFORTUNE, ptre